l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

Edgar Morin

ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

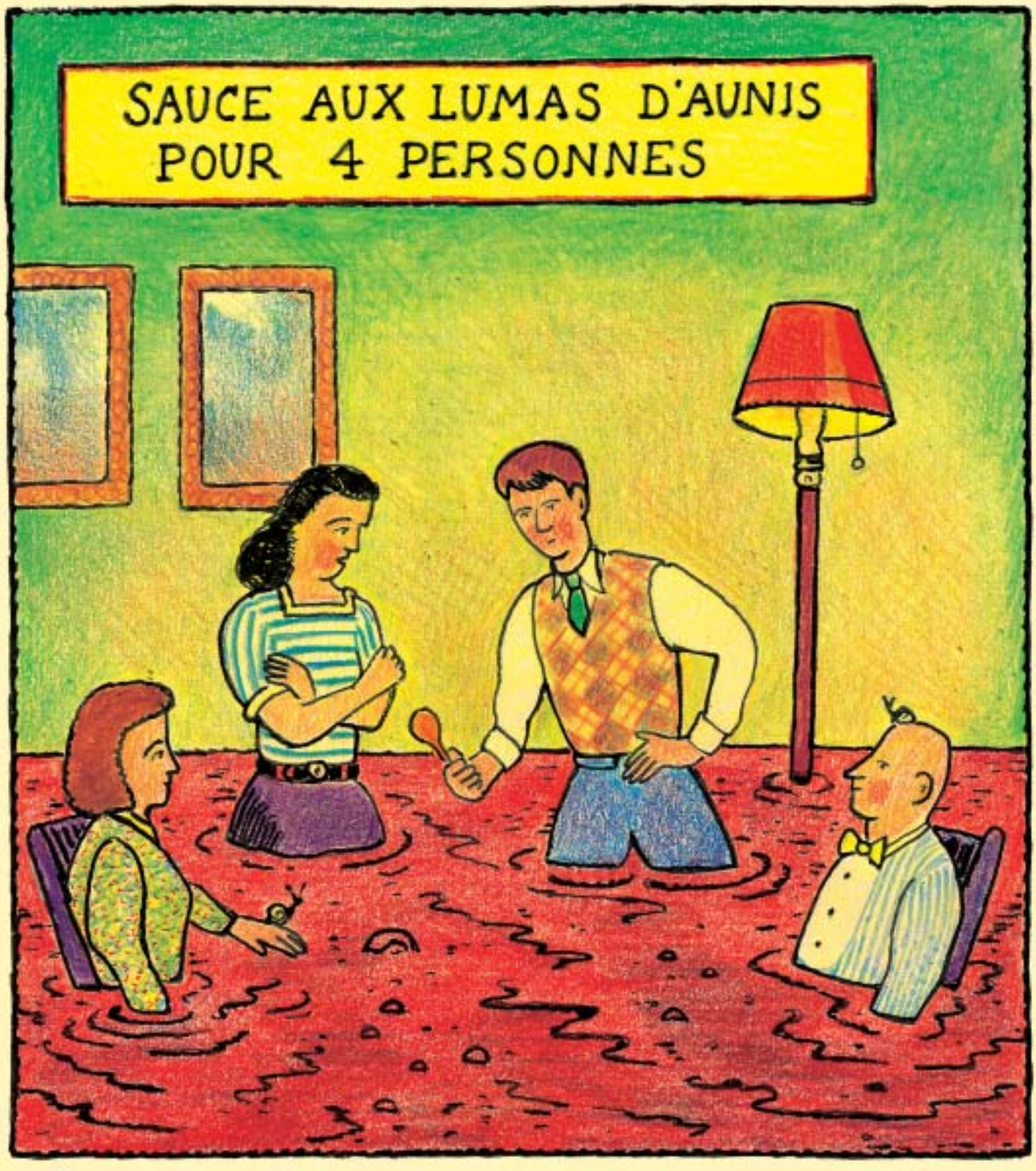
Angoulême 2004

Régis Loisel ■ Marion Girerd

Maison des auteurs

■ JANVIER ■
■ FEVRIER ■ MARS ■ 2004 ■
■ N° 63 ■ 5,5 € ■

9 782911 320194



"CHÉRI, ES-TU ABSOLUMENT CERTAIN D'AVOIR SUIVI LA RECETTE SCRUPULEUSEMENT ?"
SUSURRA FRANÇOISE

Glen Baxter 03

sommaire

4 **RECHERCHE**

6 **UNIVERSITÉ**

8 **CULTURE**

10 **SAVEURS**

13 **BANDE DESSINÉE**

14 **RÉGIS LOISEL, LA QUÊTE DE L'ÉMOTION**
Régis Loisel est grand prix 2003 de la ville d'Angoulême et président du 31e festival international de la bande dessinée.

16 **MARION GIRERD, L'UNIQUE DE L'IMAGE**
L'univers de Marion Girerd est peuplé d'adorables petits monstres.

18 **LA MAISON DES AUTEURS EN PAQUEBOT**
Les artistes-résidents dévoilent multiples facettes de leurs travaux pendant le festival.

22 **DE LA POÉSIE SCIENTIFIQUE**
Redécouvrir René Ghil (1862-1925), poète et théoricien d'avant-garde... et du Poitou.

Marc Deneyer

26 **LES ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT DURABLE**

28 **EDGAR MORIN : DÉPASSER LA NOTION DE DÉVELOPPEMENT**
Extraits de l'intervention d'Edgar Morin à l'Espace Mendès France sur les enjeux du développement durable.

32 **ORIGINES ET ENJEUX D'UN CONCEPT**
Parce que les acteurs du développement durable ont besoin de s'appuyer sur un langage commun, Patrick Matagne repose les bases du développement durable : origine, objectifs et applications.

34 **CONSTRUIRE LA MAISON COMMUNE**
Patrick Blandin esquisse une nouvelle éthique : prendre en considération la primauté de la sauvegarde du potentiel évolutif de la nature.

36 **DÉCROISSANCE SOUTENABLE**
Selon Jacques Grinevald, «la décroissance n'est pas une croissance économique négative, c'est une autre logique»

38 **LE DÉVELOPPEMENT DURABLE À L'UNIVERSITÉ DES PISTES POUR LES ENTREPRISES**

39 **AGENDAS 21 EN POITOU-CHARENTES**

40 **DE BILLAZAIS À SAINTE-VERGE**
Notes et rêveries de François Bon en regardant les paysages thouarsais de Marc Deneyer.

46 **ARCHIVES DU SOL, UNE ANNÉE DE DÉCOUVERTES**
En 2003, les archéologues ont mis au jour des pages de notre histoire.

48 **CULTURE SCIENTIFIQUE**

édito

Une étonnante «biodiversité» caractérise ce numéro de *L'Actualité*. En effet, le dossier central aborde les enjeux du développement durable, suite aux journées organisées par l'Espace Mendès France sur ce thème – que la revue continuera de traiter dans les prochaines éditions. L'écrivain François Bon nous livre son regard sur les paysages du Thouarsais photographiés par Marc Deneyer, de jeunes chercheurs expliquent leurs travaux, des archéologues mettent au jour les «archives du sol», des lecteurs curieux exhument René Ghil, théoricien de la poésie scientifique attaché au pays Mellois. Et le 31e festival international de la bande dessinée à Angoulême fournit l'occasion de publier de nombreux portraits et dessins de jeunes auteurs.

Cette attention à la recherche et à la création est la marque de fabrique de *L'Actualité* qui, de ce point de vue, demeure tout à fait singulière. Le fait de pouvoir travailler à long terme permet d'approfondir cette démarche d'ouverture, de répondre à des exigences de qualité et de catalyser les énergies qui, dans tous les domaines, font vibrer et rayonner un territoire. Car c'est au cœur de cette «biodiversité» que se détermine l'avenir. D'où la nécessité de soutenir et valoriser la recherche et la création.

Didier Moreau

En couverture : dessin de Marion Girerd

l'actualité POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50

Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 1er trimestre 2004

Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand graphiste – Poitiers ■ Menneguerre-Photogravure – Niort
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

CAROLE MERCIER

Les poissons sont sensibles du cœur

Carole Mercier a obtenu un grand prix de thèse de la Région Poitou-Charentes pour son étude concernant les effets de la température de l'eau sur l'activité cardiaque des poissons, réalisée en collaboration avec le laboratoire de biologie et d'environnement marin (LBEM) de l'Université de La Rochelle et le Centre de recherche sur les écosystèmes marins et aquacoles (Crema), unité mixte CNRS-Ifremer installée près de La Rochelle.

«Ma passion pour la biologie remonte à l'enfance, explique Carole Mercier, et c'est tout naturellement que je me suis orientée dans cette voie, d'abord à l'Université de Poitiers puis à celle de La Rochelle où je me suis progressivement spécialisée en biologie environnementale, et plus particulièrement en rapport avec le milieu marin, dans le cadre de la préparation de ma thèse de doctorat.» Cette recherche s'est focalisée sur deux espèces de poissons, le bar et la sole, présents le long de nos côtes et très différents au niveau de leur métabolisme. Les expériences ont été menées sur des poissons entreposés dans des bassins d'élevage à différentes températures, en balayant toute la gamme des températures supportées par les deux espèces dans leur milieu naturel. Premier résultat : on a constaté que certains mécanismes responsables de l'activité cardiaque étaient mis en œuvre différemment chez le bar et la sole face aux variations de température. On s'est aperçu également que, quelle que soit l'espèce, l'activité cardiaque était plus importante à température chaude.

Ces résultats peuvent être utilisés dans différents domaines. Au niveau de la recherche fondamentale, ils montrent que les mécanismes biologiques sont propres à chaque espèce et prouvent la nécessité d'étudier chacune d'elles séparément. Au niveau de la recherche appliquée, ils peuvent contribuer par exemple à améliorer les conditions d'élevage des poissons. L'accroissement de l'activité cardiaque des poissons aux températures chaudes produit un double effet. D'un côté, il peut favoriser un développement plus rapide des espèces, de l'autre il entraîne une fatigue et une fragilisation cardiaque. On pourrait optimiser les conditions d'élevage en déterminant des seuils de températures «critiques», au-delà desquelles le risque de voir se développer des pathologies cardiaques l'emporte sur le bénéfice d'obtenir une croissance accélérée.

«A plus long terme et dans une perspective de changements climatiques, il serait possible, en développant ce type de recherches, de prédire l'évolution du comportement des différentes espèces de poissons en fonction des variations de température. De nombreux étudiants sont attirés par ce domaine de recherche qui touche à l'écologie et au développement durable. On peut se demander, par contre, s'il existe actuellement en France une réelle volonté de dégager les moyens suffisants pour entreprendre de telles recherches, axées sur le long terme.»

Mireille Tabare

Abdelkrim Kallouche

PASCAL EVEN, PRIX DES MOUETTES

Le Conseil général de Charente-Maritime a couronné en 2003 *Les Hôpitaux en Aunis et Saintonge sous l'Ancien Régime*, livre de grande érudition publié chez Geste éditions dans la collection «Pays d'histoire» (375 p., 22 €). Son auteur, Pascal Even, est archiviste paléographe, conservateur en chef du patrimoine, actuellement en poste à la direction des Archives de France. Pascal Even connaît parfaitement les institutions charitables et hospitalières des deux provinces puisque c'est son champ de recherche depuis sa thèse à l'Ecole des Chartes en 1980 (puis son doctorat à la Sorbonne en 1986). En outre, ce natif de La Rochelle a vécu pleinement parmi ses sources car il dirigea pendant huit ans les Archives départementales de Charente-Maritime.

SIMENON ET LES SECRETS DE LA ROCHELLE

Michel Carly, spécialiste de Simenon depuis une vingtaine d'années, consacre un livre à la place qu'a tenue La Rochelle dans l'œuvre de l'écrivain. De 1932 à 1935, dans le manoir de la Richardière à Marsilly, puis de 1938 à 1940 dans la maison de Nieul-sur-Mer, il y écrira trente-quatre récits et une vingtaine de livres, jusqu'au *Riche Homme* en 1970, qui ont La Rochelle ou ses environs pour cadre. «Après Paris, dit Michel Carly, La Rochelle est la ville la plus présente dans l'œuvre de Simenon. Ses paysages, en équilibre entre terre et mer, étaient importants pour lui.» Michel Carly a retrouvé les traces des amitiés de Simenon, des figures de la bourgeoisie rochelaise qui ont inspiré ses personnages et nous emmène sur leurs pas dans les rues de La Rochelle aujourd'hui. Omnibus, 144 p., 16,50 €

Actu63bis.pmd 4 08/01/04, 16:25

VERA YARNYKH

Des guerres du Moyen Age

Lors de la session d'été 2002 du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, Vera Yarnykh, étudiante moscovite, tombe sous le charme de Poitiers et de sa relative tranquillité. Elle se rappelle avoir «apprécié l'ambiance très chaleureuse et amicale du CESCM qui permet d'échanger facilement avec les professeurs». Elle note également «la possibilité d'adopter au Centre une approche interdisciplinaire, ce qui est rare chez moi à cause du cloisonnement qui existe entre les disciplines».

C'est l'un de ses professeurs d'histoire à l'Université de Moscou, Igor Fillipov, qui lui a recommandé de poursuivre ses études de troisième cycle au CESCM. Elle réalise un DEA sur la noblesse dans l'hagiographie, sous la direction de Martin Aurell. Vera Yarnykh s'intéresse plus précisément à la période du IXe au XIe siècle lors de laquelle ont lieu des guerres d'une extrême violence au sein des grandes et petites noblesses. Ces guerres ont souvent été conduites au détriment des pauvres et des paysans qui ont vu par exemple leurs villages pillés et leurs récoltes brûlées.

Durant l'année qu'elle passera à Poitiers, Vera Yarnykh veut détailler le portrait de la noblesse en Bourgogne et en Aquitaine en recherchant comment l'Eglise et, entre autres, le comte Géraud d'Aurillac s'élèvent contre ces mauvais traitements. Pour ce faire, elle doit effectuer une analyse de documents historiques (entre 100 et 200) rédigés en latin témoignant des réalités sociales de cette époque. Une fois sa thèse terminée, elle dit vouloir retourner dans l'animation de Moscou et s'orienter vers la recherche et l'enseignement.

Charles Désy

Sébastien Laval

LA LICORNE

L'activité éditoriale de l'UFR langues et littératures de l'Université de Poitiers sera désormais publiée aux Presses universitaires de Rennes, pour une meilleure diffusion.

Fin 2003, *La Licorne* a donc publié ses trois derniers volumes :
***L'Enigme*, dir. Stéphane Bikialo et Jacques Dürrenmatt ;**
***Du maniérisme au cinéma*, dir. Véronique Campan et Gilles Menegaldo ;**
***L'Image pour enfants : pratiques, normes, discours (France et pays francophones, XVIe-XXe siècles)*, dir. Annie Renonciat.**

SEONG-JIN PARK

L'industrie de Neandertal en Charente

Claude Pauquet

Arrivé de Corée en 1999, Seong-Jin Park étudie la circulation des matières premières et des techniques lithiques en Charente à l'époque de Neandertal, «précisément à l'époque moustérienne, la période comprise entre 250 000 et 40 000 avant notre ère». Inscrit à Paris X-Nanterre en thèse de paléontologie sous la direction d'Hélène Roche, Seong-Jin Park a pris ses quartiers au musée des Beaux-Arts d'Angoulême, pour se rapprocher de son sujet d'étude. Il y partage son temps entre les prospections dans le sud du département et l'examen des pièces qu'il collecte et celles provenant de sites comme La Quina ou Arthenac. Son objectif : «Mettre en relation les outils en silex mis au jour dans ces lieux avec leurs sites d'extraction.» Ainsi, il s'est penché attentivement sur les 20 000 pièces supérieures à 2 cm collectées à La Quina par André Debénath entre 1985 et 1995 pour déterminer leurs provenances. Les correspondances entre pièces et sites d'extraction lui permettront de dégager la stratégie d'approvisionnement en silex des hommes de Neandertal. «Par exemple, il n'y a pas de silex de bonne qualité à un rayon de 5 km autour de La Quina. Ils devaient donc le collecter au-delà, à une distance moyenne d'une dizaine de kilomètres.» Soit ils taillaient sur place, soit ils débitaient grossièrement pour travailler plus finement dans la grotte. Parfois les silex sont d'origine inconnue ou très lointaine, au-delà de 30 km. Proviennent-ils d'échanges ou ont-ils été rapportés de longs voyages ? Les conclusions de sa thèse, que Seong-Jin espère terminer dans deux ans, enrichiront les connaissances encore maigres sur ce cousin de Cro-Magnon, trop longtemps rabaissé au rang de sous-homme. «Il est d'ores et déjà indéniable que Neandertal savait organiser son espace et ses déplacements.»

Anh-Gaëlle Truong

Actu63bis.pmd 5 08/01/04, 16:26

JEAN-PIERRE GESSON

Valoriser la recherche et la culture étudiante

Depuis le 1er décembre 2003, Jean-Pierre Gesson est le nouveau président de l'Université de Poitiers. Professeur de chimie, entré en octobre 1970 à l'Université de Poitiers en tant qu'assistant à l'IUT, il rejoignit ensuite l'UFR Sciences fondamentales et appliquées et dirigeait depuis sept ans l'UMR CNRS 6503 Synthèse et réactivité des substances naturelles. Vice-président de l'Université de Poitiers chargé des relations extérieures depuis 1999, président de l'incubateur régional Poitou-Charentes, Jean-Pierre Gesson a été élu pour un mandat de cinq années au cours desquelles il souhaiterait toujours consacrer un peu de temps à la recherche.

Sébastien Laval

«Un président d'université a un rôle essentiellement politique et fédérateur. Il doit être un animateur et un porteur de projets, explique Jean-Pierre Gesson. Il doit impulser des idées nouvelles et reprendre les plus anciennes pour les mener à bien.»

Comme c'est le cas depuis quelques années déjà, le budget reste le point noir de l'université avec des moyens mis en œuvre par le pays jugés très insuffisants. Ainsi, la dotation moyenne allouée par l'Etat et par étudiant à l'université est, en France, de 10 % inférieure à la moyenne européenne. De plus, elle est très basse comparativement à celle allouée aux écoles et aux classes préparatoires.

A côté de la mise en place du nouveau cursus licence, master, doctorat dès l'année 2004-2005 et d'une nécessaire adaptation budgétaire relative à la loi organique relative aux lois de finances qui s'appliquera à compter de 2006 dans l'ensemble du service public (budget par objectifs), les grandes orientations de ce mandat mettent un accent particulier sur la recherche. Cruciale et indispensable à l'université dans son ensemble, elle doit être performante.

«Les actions de valorisation de la communication scientifique doivent être poursuivies et développées, ajoute le président. Il existe en effet une attente grandissante du public, qui souhaite continuer à s'enrichir, et un intérêt pour l'université de se faire connaître.»

Il faut aussi noter qu'un effort très soutenu sera accordé à l'action culturelle avec la mise en place d'un service culturel à l'Université de Poitiers et d'un bureau de la vie étudiante. Ils auront pour objectif de coordonner les actions menées en faveur des étudiants et des personnels.

Laetitia Becq-Giraudon

Chrétiens et musulmans en Méditerranée médiévale

En 1998, des étudiants libanais de l'Université Saint-Joseph (USJ) de Beyrouth suivent à Poitiers la session d'été du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (UMR CNRS 6589). Puis ils envisagent d'approfondir les relations avec ce laboratoire de l'Université de Poitiers, en particulier sur des thèmes de recherche touchant aux phénomènes d'acculturation en Méditerranée médiévale. Plusieurs missions ont été organisées au Liban et un groupe de jeunes médiévistes libanais et français s'est constitué, animé notamment par deux doctorants poitevins, Anne Troadec et Nicolas Prouteau.

En 2002, doctorants et professeurs des deux rives de la mer se retrouvaient pour une table ronde à Beyrouth sur le thème «Chrétiens et musulmans en Méditerranée médiévale, VIIIe-XIIIe. Echanges et contacts». Les actes ont été publiés fin 2003 par le CESCM, avec un avant-propos de Philippe Sénac, directeur de l'équipe Aquitaine-Espagne-Mondes méditerranéens du CESCM, et de Louis Boisset, directeur de l'Institut d'études islamo-chrétiennes (rattaché à l'USJ). Ce volume, qui réunit quinze textes, est structuré en quatre chapitres : Relations politiques et religieuses ; Echanges commerciaux et histoire des communautés ; Echanges de savoirs et de techniques : innovations architecturales ; L'image de l'autre.

L'intérêt suscité par cette rencontre a permis d'envisager, avec le CESCM, la mise en place au Liban d'une structure d'enseignement, de formation et de recherche portant sur la période médiévale, du VIIe au XVe siècle.

DICTIONNAIRE DE L'ALTÉRITÉ

Gilles Ferréol, professeur de sociologie à l'Université de Poitiers, et Guy Jucquois ont dirigé le *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles* (Armand Colin). De accommodation à zones d'attente, en passant par laïcité, multiculturalisme, droit à la différence, discrimination positive…

MOYEN AGE EN CD-ROM

En collaboration avec le CESCM, le CRDP Poitou-Charentes a réalisé *Eglise et vie religieuse*. Cet outil numérique centré sur la pédagogie de l'image est destiné aux enseignants et aux élèves de collège et de lycée.

Actu63bis.pmd 6 08/01/04, 19:14

Curiosités, des humanistes aux Lumières

Deux nouvelles journées d'études consacrées aux cabinets de curiosités sont organisées les 4 et 5 février par l'Espace Mendès France et l'équipe Adoni de la Maison des sciences de l'homme et de la société de l'Université de Poitiers. En 2003, il était surtout question de l'Europe du Sud. Cette session est plutôt centrée sur l'Europe du Nord et de l'Est, et certaines manifestations poitevines du phénomène. Il s'agit aussi d'examiner le passage des cabinets de curiosités humanistes aux grandes collections des Lumières et de repenser les enjeux religieux, politiques, scientifiques et culturels de tels espaces et telles pratiques.

Placées sous la responsabilité scientifique de Jean Céard et co-organisées par Anne Bonnefoy et Dominique Moncond'huy, ces journées réunissent des chercheurs européens : Krzysztof Pomian, Madelon Simons, Arthur MacGregor, Jozien Driessen-Van het Reve, Myriam Marrache, Pierre Martin, Delphine Trébosc Laurent-Henri Vignaud, Samuel Cordier, Emmanuelle Huet, Emmanuelle Desramaut, Nicole Masson et l'artiste Jacques Carelman.

Ces journées sont l'occasion pour Myriam Marrache et Pierre Martin de présenter leur réédition commentée et annotée du *Jardin et Cabinet poétique* (Presses universitaires de Rennes, coll. «Textes rares») du Paul Contant (1562-1629), un apothicaire poitevin.

anne.bonnefoy@pictascience.org

Variations de la pesanteur

Les pages se tournent seules. Le lecteur de *Variations de la pesanteur* de Catherine Ternaux en fera l'expérience. Et chacune des dix-huit nouvelles qu'il recueille s'échappe, au terme de la lecture, avec la légèreté d'un ballon qui se dissout dans l'azur. On sort du livre comme on s'éveille d'une somme de rêves, à la fois sous le charme de reprendre concrètement pieds et étrangement nouvellement habité. Habité par la présence étonnante des personnages volatiles qu'on aura fréquenté à leur insu : Monsieur Bertillot, contemplateur de nuages, Véronique qui épouse «l'improbable et le certain» du grammairien Gaston Blain en décelant que ses trois éditions reconstituent l'histoire d'une vie, Walter «qui ressent souvent une joie inexplicable» et consulte un spécialiste des Tourments, Solange et le grand pin sifflant des mélodies… ***D. T.***

Ed. de l'Escampette, 126 pages, 15 €.

Claude Pauquet

BERNARD RUHAUD

Rumeur des Ages, à La Rochelle, va éditer en mars 2004 *De partout on voyait la mer*, recueil de nouvelles de Bernard Ruhaud, parmi lesquelles deux ont été publiées : «Terminus Tasdon La Rochelle» dans *L'Actualité* (n° 53) et «Là-bas» dans le site remue.net et dans le premier numéro du *Quai des Lettres*, journal de l'association éponyme à La Rochelle (montebello.denis@wanadoo.fr).

AGUIANE

Dans *Aguiane* (n° 239), la revue de la Société d'ethnologie et de folklore du Centre-Ouest, signalons l'article de Louis-Clément Renault sur «Eugène Godard, autodidacte de génie (1872-1941)», le fondateur de la cartonnerie Godard à Cognac, et, dans la rubrique archives sonores, l'enquête de Michel Valière sur «la performance d'un camelot à la foire de Gençay».

D'autre part, la Sefco lance une souscription pour le tome 5 du *Glossaire des parlers populaires de Poitou, Aunis, Saintonge et Angoumois* (576 p., 25 €, disponible en mai 2004).

Sefco : La Maison de Jeannette, 51, rue de la Garousserie 17400 Saint-Jean-d'Angély sefco17@wanadoo.fr

PARLANJHE

Andrilun, Andruche, Baudrule, Benét et Benète, Iléret, Jhénerous, Lurine, Utrope, Zélo, Zidor comptent parmi les prénoms poitevins et charentais, pas moins de 600 avec les variantes, recensés par Eric Nowak dans *Les Prénoms en Poitou-Charentes-Vendée du XIIe au XXIe siècle* (coll. «Parlanjhe», Geste éditions, 132 p., 19 €). Pour chaque prénom, l'auteur note la prononciation, l'usage, l'origine, le jour de fête, les occurrences littéraires ou la toponymie. Dans cette collection, Michel Gautier publie une édition bilingue des *Chants traditionnels de Noël en Poitou-Vendée* (128 p., 10 €) incluant les Nàus poetevineas de l'abbé François Gusteau (1699-1761).

HOMMAGE À BERTRAND ROYER

En bouclant cette édition, nous avons appris le décès brutal de Bertrand Royer, adjoint au maire de Poitiers et conseiller général de la Vienne. C'était un homme de culture. Il fut membre du conseil d'administration de l'Espace Mendès France et fidèle lecteur de *L'Actualité*, dont il parlait toujours avec beaucoup d'enthousiasme.

Actu63bis.pmd 7 08/01/04, 19:15

Poitiers à l'âge baroque

Les moulins le long des berges du Clain, les bordels aux abords des murailles, la rue de la Regratterie si souvent encombrée par les marchands et les chalands, les auberges aux enseignes colorées, la truie-qui-file ou le chat-qui-pêche…

En deux tomes et quelque 800 pages, Jean-Pierre Andrault, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, propose une peinture colorée, vivante, presque palpable d'un Poitiers à l'âge baroque. «L'âge baroque évoque autant un style qu'une époque, précise l'auteur. Mais Poitiers étant quasiment démunie de signes formels visibles, le terme désigne donc une période comprise entre 1594 et 1652.» A cette époque – encadrée par la Ligue et la Fronde, scandée par le passage de personnalités et les ravages de la peste –, le corps de ville exerce son autorité depuis un hôtel de ville «austère et disparate» implanté entre la rue des Grandes-Ecoles et l'actuelle rue Gambetta. Au terme de cette période, Poitiers perdra ses privilèges, c'est la fin de la mairie anoblissante et la mise au pas par l'absolutisme et la centralisation.

Poitiers à l'âge baroque est une version revisitée de la thèse qu'avait soutenue Jean-Pierre Andrault (dir. Jean Tarrade). Riche en notes et références, l'ouvrage saura satisfaire l'appétit des érudits tout en préservant une lecture accessible et agréable.

Construit à la lumière des registres de délibérations municipales, il propose une lecture passionnante pour qui connaît un peu Poitiers. Au fur et à mesure, au plan d'aujourd'hui se substitue la topographie d'alors. Au quotidien vient se superposer la vie du XVIIe siècle, animée par les anecdotes extraites des 13 337 procès-verbaux des comptes rendus de conseils municipaux.

Anh-Gaëlle Truong

Sébastien Laval

Ed. Société des Antiquaires de l'Ouest, 2 tomes, 860 p., 50 €

LE POITOU-CHARENTES DES CAMPS

«J'ai écris ce livre pour que les souffrances des exclus et des oubliés de cette guerre apparaissent à la surface.» Avec *Camps d'internement en Poitou-Charentes et Vendée*, Jacques Perruchon, médecin à la retraite et historien amateur, aborde un pan mal connu de l'histoire de la dernière guerre : ces camps d'internements ouverts par dizaines dans la région à partir de 1939 et dont certains ne fermeront qu'en 1948, avec le départ des derniers prisonniers allemands. Bien souvent, les mêmes camps ont accueilli les réfugiés espagnols, puis les Belges évacués devant l'avance allemande, les prisonniers français de juin 1940, puis les résistants, les communistes, les juifs, les tziganes, et enfin les collaborateurs et les prisonniers allemands. Il y avait des camps à Poitiers, à Luçon, à La Rochelle ou à Montendre. Les souffrances n'étaient l'apanage d'aucun côté et l'absurde était partout. Jacques Perruchon évoque ainsi le drame vécu par 4 000 civils allemands internés près de Poitiers début 1945, dévalisés par leurs gardiens qui les laissaient mourir de faim, ou ces gitans internés par les Allemands au camp des Alliers, en Charente, qui ont dû attendre 1946 pour être libérés : on les avait «oubliés». *J. R.*

Le Croît vif, 192 p., 22 €

SMOKY

La collection «Lettres du Cabardès», animée par Jean-Claude Pirotte aux éditions Le temps qu'il fait, s'enrichit d'un nouveau titre : *Smoky* de Lambert Schlechter (136 p., 14 €). Cet auteur, né en 1941 à Luxembourg, a déjà publié à La Table ronde et à L'Escampette.

LE POITIERS DE DOMINIQUE BORDIER

Cet excellent photographe de la *Nouvelle-République* nous offre une promenade dans une ville qu'il connaît parfaitement et qu'il aime. Vision diagonale sur les multiples facettes du Poitiers d'aujourd'hui, de l'historique à l'insolite.

Ed. Déclic, 100 photos, 80 p., 15 €

Poitiers années 30

Gérard Simmat a constitué une importante collection de photos et cartes postales anciennes sur Poitiers et la Vienne, qui constitue la base de ses ouvrages à caractère régionaliste. De ce point de vue, son *Poitiers années 30* (Geste éditions) est remarquable : plus de 700 documents réunis en 230 pages qui couvrent les principales activités poitevines de cette époque, des transports aux revues militaires et autres festivités. Le souci du détail est parfois impressionnant (et d'abord par les centaines de noms cités). Par exemple, on connaît le prix des allumettes et le montant de la taxe sur les chiens en 1932, et la liste des 50 abonnés au téléphone en 1933.

Comptant un peu plus de 40 000 habitants, Poitiers était encore un village, avec sa laiterie Saint-Cyprien, ses torréfacteurs, ses épiceries et nombreux autres commerces, ses vignes familiales, son travail de la peau d'oies blanches du Poitou…

Chez le même éditeur, Gérard Simmat signe *La Vienne autrefois*, avec la collaboration de Michel Valière, Serge Guibert, Eric Gaudin, Pierre Juchault et Emmanuel Touron. Ouvrage abondamment illustré qui traite six sujets : les ajoureuses d'Angles-sur-l'Anglin, l'usine des Coindres, la séquestrée de Poitiers, Pleumartin, les fours à chaux et la basilique de Marçay.

Actu63bis.pmd 8 08/01/04, 16:28

PRIX DU LIVRE EN POITOU-CHARENTES

Alberto Manguel chez Borges

«Il y a des écrivains qui tentent de mettre le monde dans un livre. Il y en a d'autres, plus rares, pour qui le monde *est* un livre, un livre qu'ils tentent de lire pour eux-mêmes et pour les autres.» Ce qu'observe ici l'écrivain Alberto Manguel, dans son livre intitulé *Chez Borges*, constitue l'essence réflexive de sa propre écriture et de ce récit, celui d'un temps de vie déterminant auprès de Jorge Luis Borges, grand écrivain qui ne possédait pas dans sa bibliothèque un seul volume portant son nom qu'il disait «éminemment oubliable».

En 1964, Alberto Manguel a 16 ans à Buenos Aires. Après les cours, il travaille dans la librairie anglo-allemande Pygmalion que fréquente Borges en fin d'après-midi, de retour de la Bibliothèque nationale dont il est le directeur. «Un jour, après avoir choisi quelques livres, il me demanda si, à supposer que je n'aie rien d'autre à faire, je viendrais lire pour lui.» Borges a 65 ans. Il est atteint de cécité. C'est ainsi que l'adolescent, qui déjà considérait le monde des livres comme le sien, devient «l'un de ceux qui détiennent collectivement le souvenir de l'un des grands lecteurs de ce monde».

Dans le petit appartement que Borges partage avec doña Leonor, sa mère, calle Maipu, l'adolescent fait lecture à raison de trois à quatre soirs par semaine. Ils conversent aussi. «Les conversations avec Borges traitent de l'horlogerie des livres, de la découverte d'auteurs, d'idées […] qui par la voix de Borges étincelaient dans toute leur splendeur généreuse.» «Pouvez-vous écrire ceci ?» L'adolescent note sous la dictée les mots mentalement assemblés, puis relit, une fois, deux fois, cinq fois. La mémoire de Borges est colossale. Toute lecture est pour lui relecture.

Alberto Manguel décrit l'appartement de Borges où les livres occupent peu de place. Il cite d'innombrables auteurs – «sa bibliothèque était aussi sa biographie» –, dresse un portrait sensible et vaste de celui qui «renouvela la langue espagnole». Pousser les pages de *Chez Borges*, c'est entrer dans le labyrinthe d'une extraordinaire exploration de tous les genres littéraires : poésie, fantastique, épopée, policier, théologie, philosophie et même les mathématiques supérieures. On pressent combien cette cartographie première fut décisive au grand lecteur et écrivain qu'est devenu Alberto Manguel dont *Une histoire de la lecture* (1996) témoigne d'une érudition borgésienne. L'architecture fine et puissante de ce menu ouvrage de 80 pages apprend à lire Manguel, invite à relire Borges.

Dominique Truco

Pour *Chez Borges* (Actes Sud), Alberto Manguel a obtenu le Prix du livre en Poitou-Charentes 2003, décerné par l'Office du livre.
Né en Argentine, citoyen canadien, Alberto Manguel s'est installé dans la Vienne en 2000. *L'Actualité* a publié un texte de cet écrivain, «Poitiers, Tlön», dans le hors série «La région a 20 ans» (décembre 2002) et un entretien dans le spécial «70 écrivains» (n° 53, juillet 2001).

Marc Deneyer

RUE DES REMBERGES

Une rue où vécut Jean-Claude Pirotte à Angoulême donne le titre de ce petit livre qui fait l'éloge de la province, de ces petits pays transcendés par les écrivains : la Charente par Chardonne, l'Ardenne par Dhôtel… Une vie de lecteur aussi : «C'est par les livres, et dans les livres, que j'aurai vécu.» Jean-Claude Pirotte rend tangible ce qu'il doit à ses auteurs préférés et nous livre sa philosophie de la vie.
Extrait : «L'art nous enseigne le monde. S'il avait une fonction, ce serait celle-là. Créer le monde, l'incarner et le transfigurer.» A lire et à relire au hasard des pages. Tout Pirotte est là.
Ed. Le temps qu'il fait, 42 p., 7,50 €

SÉLECTION DU PRIX DU LIVRE EN POITOU-CHARENTES

Six ouvrages avaient été sélectionnés par le jury du Prix du livre en Poitou-Charentes :
***Comme un enfant* de Michel Bernard (Le temps qu'il fait),**
***Silence, volubilis !* d'Odile Caradec (Editinter),**
***L'Homme qui ne parlait pas* de Marie-Pierre François (Gallimard),**
***Paroles d'argiles* de Jabbar Yassin Hussin (Atelier du Gué),**
***Des gens du monde* de Catherine Lépront (Seuil),**
***Chez Borges* d'Alberto Manguel (Actes Sud).**

Actu63bis.pmd 9 08/01/04, 16:34

LOUIS CULLEN

La montée en puissance du cognac au XVIIIe siècle

«Au début, je ne m'intéressais pas au cognac. Je travaillais sur les négociants irlandais en France, et je suis venu à Cognac pour la première fois en 1976, voir ce que je pouvais trouver chez Hennessy. Lors de cette première prise de contact, j'ai été bouleversé par la richesse remarquable des archives.» Il n'en fallait pas plus pour que Louis Cullen, professeur d'histoire moderne au Trinity College de Dublin, devienne un habitué des allers-retours Cognac-Dublin, et un spécialiste reconnu de l'histoire de l'eau-de-vie charentaise. En 1998, il fait paraître *The Brandy Trade under the Ancien Régime, regional specialisation in the Charente* chez Cambridge University Press, ouvrage traduit quatre ans plus tard par Catherine Simon-Goulletquer et Alain Braastad-Delamain.

«A la fin du XVIe siècle, dit-il, on distillait le vin un peu partout, en Italie, en Espagne et, en France, dans le Languedoc, le Bordelais, la vallée de la Loire mais aussi en Aunis, en Saintonge et en Angoumois», jusqu'à l'affirmation de la prééminence de Cognac, aussi bien pour la qualité de sa production qu'en termes de domination du marché. «Le terme cognac s'emploie dès 1680 et s'est répandu au XVIIIe siècle. Dans les archives administratives de cette époque, on dit partout que la qualité du cognac des alentours de Cognac est très élevée, et que la double distillation y est très sérieuse, alors que du côté de La Rochelle, les coupes étaient souvent fantaisistes.» La Rochelle, en partie à cause des contraintes douanières, a très vite perdu sa place de centre de distribution du cognac vers l'étranger, au détriment notamment de Bordeaux, où les négociants d'origine anglo-saxonne, Jean Martell, originaire de Jersey, ou Richard Hennessy, venu de Dublin, s'étaient implantés. «A la fin du XVIIIe siècle, note Louis Cullen, Cognac, à l'origine ville de petits négociants, était devenue le centre d'un commerce établi sur une échelle mondiale.» Louis Cullen démêle l'écheveau des relations, d'affaires comme familiales, qui se sont tissées à cette époque entre les négociants irlandais et catholiques, Richard Hennessy, James Delamain, John Saule, et leurs homologues autochtones, souvent protestants, les Augier, Ranson, ou Roullet. Louis Cullen aime aussi faire justice des clichés qui entourent le cognac, ce qu'il appelle être «révisionniste» : «Comme toutes les grandes boissons, le cognac a engendré des mythes, sourit-il. Il y a un mythe de la création des sociétés, avec des portraits de fondateurs souvent réalisés après coup, au XIXe, un mythe du cognac de Napoléon, comme un mythe du vieillissement prolongé en barriques : il faut savoir qu'un cognac en barrique âgé de 60 ans a été renouvelé entièrement trois fois.»

Jean Roquecave

***Le commerce des eaux-de-vie sous l'Ancien Régime. Une spécialisation régionale charentaise*, le Croît vif, 352 p., 25 €**

Abdelkrim Kallouche

FOUACES ET AUTRES VIANDES CÉLESTES

Sous ce titre sont réunis par Le temps qu'il fait (144 p., 17 €) les textes de Denis Montebello et les photographies de Marc Deneyer publiés dans la rubrique saveurs de *L'Actualité* depuis 1998. Un ouvrage pétri d'humour et d'amour des mots. A paraître également en février, deux ouvrages pratiques édités par Geste éditions : *Recettes gourmandes du Poitou-Charentes : les secrets d'Hortense et Célestine* de Francis Lucquiaud (200 p., 25 €) et *La Cuisine traditionnelle du Poitou* de Vincent Buche (144 p., 8 €).

ESPRIT DE POITOU-CHARENTES

Le Comité régional du tourisme enrichit sa marque Esprit de Poitou-Charentes avec un nouveau guide qui recense 180 restaurants répertoriés dans au moins l'un des grands guides nationaux : Guide rouge Michelin, Bottin gourmand, Gault Millau et Champérard. Cette brochure, tirée à 20 000 exemplaires, met en avant les spécialités des chefs et propose quinze recettes régionales.
CRT : 60, rue Jean-Jaurès, 86000 Poitiers
poitou-charentes-vacances.com

SAVOIRS POPULAIRES

Dans le Marais poitevin, on recourt à près d'une trentaine d'engins et techniques de pêche, de l'araignée ou verveux (ou encrou). Fanny Pacreau, ethnologue, explique ces différents usages et fait parler des pêcheurs dans *Pêches traditionnelles et pêcheurs des marais*, livre publié dans la collection «Petite encyclopédie des savoirs populaires» chez Geste éditions (56 p., 8 €).
Dans la même collection, *L'Angélique de Niort et du monde entier*, ouvrage très complet de Vincent Buche, et tout aussi bien illustré.

Actu63bis.pmd 10 08/01/04, 16:40

La sauce aux lumas

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Et d'abord, faut-il dire *lumas* ou *cagouilles* ? Ou bien ignorer la frontière que d'aucuns voudraient tracer entre Poitou et Charentes, voire entre Aunis et Saintonge, et employer indifféremment l'un ou l'autre mot ? En ces temps de repli identitaire, de communautarisme, je serais tenté de ne point imiter l'escargot rentrant dans sa coquille et d'opter pour un *ou* exprimant une équivalence, plutôt que pour un *ou* marquant une alternative dont l'un des termes exclut l'autre.

Certes, *lumas* et *cagouilles* n'ont pas exactement la même histoire. Je parle des mots mais aussi des habitants de ces anciennes provinces et de leurs querelles de clochers, qu'ils alimentent et justifient en faisant de cet animal leur emblème national sinon leur ancêtre totémique.

Toutefois, je le confesse, devant le monument dédié au gastéropode – un giratoire autour duquel on est gentiment invité à tourner non loin de Ronce-les-Bains –, je ne sais toujours pas si je quitte les *Lumas* pour entrer chez les *Cagouilles*, ou si c'est le contraire. Ou si ma question n'a tout simplement pas de sens. Si l'unique mérite de ce chef-d'œuvre du kitsch n'est pas de ralentir les ardeurs de ceux qui sont pressés de rejoindre leur plage, d'imposer à tous, d'où qu'ils viennent et où qu'ils aillent, un train d'escargot. Qu'importe le mot, pourvu qu'on ait l'ivresse. Pourvu qu'on goûte, l'espace d'un rond-point, les plaisirs de la lenteur.

Cela gêne ma progression, mais ne m'empêche pas de penser aux guerres tribales, aux guerres de religions qu'on éviterait si on avait un mot et non deux pour dire «Celui qui marche sur le ventre». Si on admettait enfin qu'on n'a qu'un seul dieu : le petit-gris. Si on se mettait autour d'une table pour le célébrer. Si on jurait tous comme un seul homme. *Ventre saint-Gris*, ce serait le juron favori des gastrolâtres : des adorateurs du Ventre.

Essayons. Confondons pour voir *sauce aux lumas* et *cagouilles à la saintongeaise.* Oublions que pour la première recette il faut du vin rouge, pour la seconde du vin blanc. Oublions la frontière entre vin rouge et vin blanc.

Nous préférerons donc, pour une fois, à la cueillette des mots dans le dictionnaire, celle, bien moins aléatoire, des escargots dans les *palisses* (les haies vives).

Nous imiterons les escargots quand ils sortent, quand ils envahissent les chemins creux qu'un orage d'été vient d'arroser.

Ce sera aller, n'en doutons pas, dans le sens de ce plat familial et convivial, bien fait pour rassembler.

Commençons par la cueillette (c'est l'étape obligée avant la révolution néolithique).

Retrouvons les gestes qui étaient les nôtres quand nous traversions la grande forêt avec notre panier en osier et notre couteau suisse, et, avant de nous asseoir à la table de notre ami Bertrand Redonnet, avant de manger des yeux la superbe *sauce aux lumas* qu'il nous a préparée, aiguisons notre regard en écoutant.

Les escargots récoltés (ablatif absolu), débute la période du jeûne. Ils sont placés dans une cage où ils resteront de 15 à 21 jours. Pas moins, pas plus, ce plat doit être une fête, non un repas de Carême.

Ce jeûne forcé est nécessaire pour débarrasser le gastéropode de l'acidité, de la toxicité des plantes dont il s'est nourri.

Le nettoyage est une longue opération. Au contact de l'eau claire, la bête s'extirpe de sa coquille. Celle qui ne réagit pas doit être écartée : elle est morte !

Il faut laver les escargots un par un puis, sans barguigner, dans un grand récipient les arroser d'un bon verre de vinaigre et d'une forte poignée de gros sel.

S'en dégage un limon verdâtre et visqueux assez peu ragoûtant.

Il convient alors de laver à grande eau. Jusqu'à disparition de ce limon. Ce qui peut prendre deux heures.

Enfin vient la cuisine proprement dite, et celui qui écoute peut à son tour se mettre à baver. Quand il entend qu'on porte à ébullition un court-bouillon fait d'épices, de thym, d'oignons, de carottes, de sel et de poivre, éventuellement de menthe et de sauge. Mais pas de laurier, à cause de l'acidité.

Le court-bouillon frémissant, les escargots y sont plongés. On fait bouillir dix minutes.

Les *lumas* baignent dans cette marmite 24 heures, le temps qu'il faut pour qu'ils s'imprègnent de tous les arômes.

Le lendemain, les oignons sont émincés puis mis à blondir dans du beurre. On ajoute chair à saucisse et lardons non fumés. On sale, on poivre et on fait revenir le tout avant d'ajouter les escargots. On touille, on mélange.

Après quoi, on verse par-dessus 75 cl de bon vin. Du rouge, car on est dans le Poitou. En Aunis, pour être exact. On porte à ébullition et on flambe. Les vapeurs d'alcool s'enflamment. On laisse danser cette flamme jusqu'à extinction complète.

On fait mijoter pendant deux heures à feu très doux.

On sert.

Actu63bis.pmd 11 08/01/04, 16:41

ARS NOVA

Une semaine avec Luc Ferrari

Musique concrète, expériences électroacoustiques, pièces instrumentales, paysages sonores… l'œuvre de Luc Ferrari est protéiforme et inclassable. Savante et décalée, elle ne cesse d'interroger et de séduire de nouvelles générations de musiciens, jusque dans la nébuleuse techno. Pour explorer quelques-unes des facettes de ce compositeur, quatorze rendez-vous sont proposés à Poitiers du 23 au 30 janvier par Ars nova, le Théâtre-Scène nationale, la Muse en circuit et de nombreux partenaires.

Luc Ferrari et Philippe Nahon en répétition.

Arthur Péquin

A la maison des architectes, entrée libre à l'Intime café de Luc Ferrari (aménagé par les élèves du BTS design d'espace au lycée Coulomb d'Angoulême) où des bidouilleurs de sons ont carte blanche pour nous introduire dans cet univers sonore (du 23 au 28). C'est aussi le lieu pour assister à des projections sonores, participer à un concert de casques, écouter le nouveau CD d'Ars nova (édité par L'Empreinte digitale), etc.

Dans ce programme conséquent, signalons les concerts au Centre de Beaulieu à 20h30, le 29 janvier : *Jeux du hasard et de la détermination* avec Michel Maurer, Françoise Rivalland et Luc Ferrari, *Archives sauvées des eaux* avec Luc Ferrari et le DJ ErikM ; le 30 : *La Symphonie déchirée* par Ars nova sous la direction de Philippe Nahon.

Tél. 05 49 30 09 25 arsnova-ensemble.com

BLACK-OUT

L'exposition du Frac Poitou-Charentes «Black-out (histoire et fiction)» est visible à l'Ecole municipale d'arts plastiques de Châtellerault du 24 janvier au 31 mars. Elle réunit des œuvres de Saâdane Afif & Guillaume Janot, Olivier Babin, Alain Declecq, Sammy Engramer, Liam Gillick, Craigie Horsfield, Pierre Huyghe, Allen Ruppersberg, Bojan Sarcevic, Bernard Voïta. A Angoulême, le Frac prépare pour mars une exposition monographique de Werner Büttner.

LE CIAM FERMÉ

***L'Actualité* a souvent parlé des activités du Centre international d'art mural, structure jouissant d'une renommée internationale. Créé il y a 14 ans, le CIAM devait faire revivre l'abbaye de Saint-Savin dont les peintures sont inscrites au patrimoine mondial de l'Unesco. Mission accomplie. Pourtant, les pouvoirs publics ont abandonné le CIAM. Fin 2003, il a fermé définitivement. Voir le dossier sur www.artmural.org**

W.H.A.

W.H.A. signifie Warning hazardous area, titre de la nouvelle création du Ballet atlantique Régine Chopinot. Un titre programme qui tient aussi de l'exclamation. Ne pas craindre d'être estomaqué. Ce n'est pas de la danse de salon. La chorégraphe continue d'explorer le tréfonds de l'être humain, avec une liberté bouleversante. Attention, zone de turbulences !
A La Rochelle du 4 au 6 février.
Tél. 05 46 41 17 75

Jean Michel Bruyère

ANGUILLE SOUS ROCHE

Du 9 au 14 février, le festival de littérature jeunesse invite sept auteurs et illustrateurs dans une vingtaine de bibliothèques et librairies du Poitou-Charentes : Beatrice Alemagna, Azouz Begag, Isabelle Chatellard, Carll Cneut, Martin Jarrie, Sara et Marie-Sophie Vermot. Expositions du 3 au 21 : M. Jarrie à la médiathèque de Niort, I. Chatellard à la bibliothèque de Cerizay, C. Cneut à la médiathèque de Saintes, Sara à la bibliothèque de Chasseneuil-du-Poitou et à la médiathèque de Thouars.
Office du livre : 05 49 88 33 60

Pierre Boucher

Georges et Lola à Pampelone, 1933

Pierre Boucher

Dans les années 1930, la photographie se libère du pictorialisme et invente une nouvelle esthétique, résolument urbaine, graphique, rythmée.

Pierre Boucher (1908-2000) s'inscrit dans ce mouvement de la Nouvelle Vision. Il expérimente les photogrammes, photocollages, solarisations, surimpressions. La sélection de photographies proposée par Christian Bouqueret montre aussi la grande diversité des sujets traités, du nu surréaliste à la société de loisirs, du sport à la publicité.

Exposition au musée Sainte-Croix, Poitiers, jusqu'au 14 mars.

Actu63bis.pmd 12 08/01/04, 20:28

Festival international de la bande dessinée

Lécureux-Chéret / Ed. Delcourt

Montrer de façon vivante comment une bande dessinée se crée «dans un cheminement presque artisanal»... Explorer la bande dessinée contemporaine, actuelle «non pas pays par pays, explique Benoît Mouchart, délégué artistique du Festival international de la bande dessinée (FIBD), mais en définissant les écoles, les styles qui débordent les frontières», telles sont les lignes claires du 31e rendez-vous d'Angoulême (22-25 janvier). Cette orientation met fin à la pratique du «pays invité», et doit, dans les années à venir, tracer une nouvelle cartographie de la bande dessinée mondiale. En cet an 2004 donc, la genèse d'une œuvre de bande dessinée est dévoilée en plusieurs lieux : au sein de la grande exposition rétrospective consacrée à Régis Loisel, installée au Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI), grâce au déménagement-emménagement (hôtel des ventes) de l'atelier Sanzot d'Angoulême, au voyage immobile organisé par la Maison-Paquebot des auteurs d'Angoulême, à l'«Exposition quatorze» de l'Ecole supérieure de l'image (ESI), grâce aussi à l'hommage-exposition (hôtel Saint-Simon) fait au Britannique Dave Mckean, artiste pluridisciplinaire, ou encore par le biais des leçons données par les représentants – Johan de Moor et Nix – de l'atelier bruxellois-flamand Sint-Lukas. La dimension internationale du festival est illustrée par les Rencontres internationales (Espace Franquin), lancées l'an passé sous la présidence Schuiten. Elles permettent au public de découvrir de prestigieux auteurs. Au programme : Joost Swarte, Ted Benoît, Lorenzo Mattotti, Chris Ware (meilleur album 2003, Jimmy Corrigan), Juanjo Guarnido, Yaiyou Matsumoto... D'autres échanges sont prévus sous les chapiteaux du Festival et au théâtre, où une pièce du maître Will Eisner sera mise en scène par la compagnie du Sablier.
L'espace jeunesse accueille quant à lui la bande à Tchô (cour de l'hôtel de ville) et ses nombreux personnages. Une halte (avec ateliers) à compléter par la visite, également ludique, de l'Ecole de la BD (place Saint-Martial) de la Caisse d'épargne, de l'expo Joann Sfar. Enfin l'une des œuvres les plus populaires de la bande dessinée des années 70 s'expose dans les salons de l'hôtel de ville. Elle est tout simplement intitulée Rahan... à l'intention des enfants d'autrefois.

Loisel / FIBD 2004

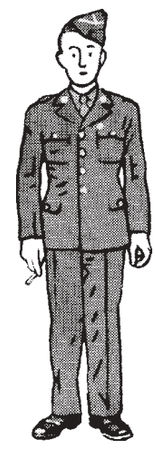
Trondheim-Sfar-Nine / Ed. Delcourt

McKean-Gaiman / Ed. Delcourt

31e Festival international de la bande dessinée, du 22 au 25 janvier, de 10h à 19h, nocturne le samedi 24 jusqu'à 21h, programme complet, rendez-vous, animations, sur www.bdangouleme.com ou au 05 45 97 86 50

LE FEU ROUGE

A Poitiers, la librairie-galerie du Feu rouge expose «La guerre d'Alan», création d'Hervé Delamont d'après les livres d'Emmanuel Guibert, basés sur les souvenirs d'Alan I. Cope (éd. L'association), jusqu'au 31 janvier. Tél. 05 49 37 85 33 www.lefeurouge.com



Actu63bis.pmd 13 08/01/04, 16:42

Régis Loisel est grand prix 2003 de la ville d'Angoulême et président du 31e festival international de la bande dessinée

Entretien **Astrid Deroost**

Régis Loisel *la quête de l'émotion*

Auteur d'un romantique *Peter Pan* et élu, à son corps défendant, réinventeur de l'héroïc-fantasy pour *La Quête de l'oiseau du temps*, Régis Loisel a bâti une œuvre originale, empreinte d'humour et de sincérité.

L'Actualité. – Quel regard portez-vous sur la création actuelle ?

Régis Loisel. – La bande dessinée est un médium toujours en évolution. Je pense à cette nouvelle école composée de Sfar, Trondheim, Larcenet, Blain. Ils ont une écriture graphique assez simple et très efficace. Le dessin est un prétexte, le propos prend de plus en plus d'importance. Et il y a beaucoup d'autres auteurs magnifiques comme Miguelanxo Prado...

Vos histoires, vos mondes imaginaires prolongent-ils des lectures ou des rêves d'enfant ?

Des impressions d'enfant, venues à travers les films. J'ai toujours été fasciné par l'image. J'ai lu mon premier roman à l'âge de 18 ans. Plus tard, j'ai découvert le roman policier, la science-fiction. Enfant, je ne lisais pas la bande dessinée, je regardais les images et peut-être est-ce ce qui a développé mon sens narratif. J'ai été influencé par *Le Journal de Mickey*, la lecture – vraiment enfant – de *Pepito*, *Tom et Jerry*, puis de *Lucky Luke*, *Astérix*. Ensuite j'ai découvert la revue *Mad*. D'autre part, j'ai horreur de dessiner d'après documentation, ce qui ne veut pas dire que je ne me documente pas. Je préfère travailler dans «l'impression de» plutôt que dans l'exactitude et donc dans l'imaginaire. J'aime me sentir libre, spontané. Par exemple dans *Peter Pan* (tome 1), j'utilise la brique, la forme des cheminées, je nappe l'ensemble de brouillard et vous êtes à Londres. Le décor est un décor de théâtre, non réaliste, ce qui m'intéresse, c'est la narration et le récit.

Au CNBDI, l'exposition consacrée à Régis Loisel a été conçue par Blaise Loisel, son fils éditeur, épaulé par trois scénographes. Jusqu'au 16 mai 2004.

L'expressivité de la couleur, l'usage du gros plan sont deux de vos caractéristiques.

J'ai eu la chance, enfant, de choisir ce que je voulais faire plus tard. Je voulais être dessinateur de dessin animé. Mais je me suis rendu compte que ce serait trop compliqué et je me suis dirigé vers la bande dessinée. De 1968 à 1972, j'ai fait de la bande dessinée pour moi, j'ai tâtonné. Le style vient de nos faiblesses. A force de contourner le problème, on trouve la solution et dans la solution apparaît le style. La couleur, très importante, participe à l'ambiance, relie. J'ai une palette assez reconnaissable et depuis *Le Rige* (*La Quête de l'oiseau du temps*, t 3), je ne confie plus ma couleur. Quant au gros plan... pour moi, tout se passe dans le regard. C'est comme cela dans la vie et c'est ainsi que l'on voit si la personne est sincère. Lorsque vous regardez une bande dessinée, votre œil va systématiquement vers le visage. J'attache énormément d'importance à l'expression d'un visage et pour dessiner une émotion, je m'identifie au personnage. Quand un lecteur me confie que tel personnage l'a presque fait pleurer, c'est ma plus belle récompense.

Actu63bis.pmd 14 08/01/04, 16:43

Vous établissez une proximité entre les personnages et le lecteur...

L'histoire est un prétexte à raconter des personnages, ce n'est pas forcément un scénario bien huilé. Ce qui m'intéresse, c'est la psychologie des personnages et la narration, la mise en scène et le cadrage qui participent de l'émotion. Dans la Quête, avec Le Tendre, nous avons travaillé sur les faiblesses des personnages. Ils ont leurs propres contradictions et cela permet au lecteur de s'identifier. Une quête... c'est partir à la recherche de soi-même. Avec *Peter Pan*, j'ai fait une interprétation très personnelle, assez dure, du roman de James Matthew Barrie. Je prends le point de vue d'un enfant, pour essayer de raconter le manque d'amour. On a tous un manque d'amour qui remonte à l'enfance, c'est notre bagage.

Et le cinéma d'animation ?

Je suis assez hétéroclite mais je ne peux faire qu'une chose à la fois. J'ai fait une recherche de personnages pour un jeu vidéo, j'ai travaillé sur le story-board du *Petit Poucet*, pour *Mulan* en 1995, *Atlantis* en 1997, pour Walt Disney. C'était un rêve d'enfant, mais je ne le referai plus. Un projet d'adaptation en dessin animé est en cours pour *L'oiseau du temps*. Un autre a existé pour *Peter Pan* qui aurait édulcoré l'histoire. Ce qui m'attire le plus aujourd'hui, c'est le cinéma (avec des personnes réelles). J'aimerais participer à l'écriture d'un court-métrage, réaliser, comprendre la mécanique. Ou faire de la peinture. Et tourner la page de *Peter Pan*, qui aura duré 14 ans, et à laquelle je mets en ce moment un point final. Puis peut-être, en bande dessinée, raconter une histoire qui est en gestation depuis dix ans. Elle se passe dans la réminiscence d'un autre monde – post-atomique – et débute avec des enfants... Mon propos est toujours le même, il s'agit toujours d'histoires d'amour. Je voudrais raconter une belle histoire d'amour. ■

NATIF DES DEUX-SÈVRES VIVANT AU QUÉBEC

Régis Loisel, né à Saint-Maixent dans les Deux-Sèvres en 1951, publie ses premiers dessins dans *Le Journal des Pieds Nickelés*. Dans les années 1970, il travaille pour *Pilote*, *Pif*, *Mormoil*, *Fluide Glacial*, *Métal Hurlant*. En 1975, il fonde *Tousse Bourin* et y publie *Les Nocturnes*, série d'histoires sombres, en noir et blanc. Il imagine, en 1977, l'aventure de *Norbert le Lézard*, illustre plusieurs contes pour l'Ecole des loisirs. Puis collabore à *Charlie Mensuel*, revue dans laquelle apparaît, en 1982, *La Quête de l'oiseau du temps*. Sur un scénario de Le Tendre, Régis Loisel laisse libre cours à la foisonnance de son imaginaire et de son trait. Il fait ensuite une interprétation de la légende *Peter Pan*. Le dernier album de la série doit sortir au printemps prochain. Régis Loisel a aussi mis en images des contes érotiques, *Troubles Fêtes*. Il avait, avant d'être couronné grand prix, reçu l'Alph'Art Jeunesse pour *L'Ami Javin*.

Actu63bis.pmd 15 08/01/04, 16:43

L'univers graphique de Marion Girerd est peuplé d'adorables petits monstres

Par **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

Marion Girerd
L'unique de l'image

Marion Girerd invente ses propres histoires et se dit prête à croquer l'imaginaire des autres, s'intéresse de très près à la bande dessinée mais préfère l'illustration, s'engouffre dans un dessin, l'ouvre de précieux détails, y trace une tête blonde un tantinet inquiétante... Puis sourit, étonnée, de cette liberté qui lui est donnée de créer, depuis neuf mois et pour les quatre à venir : «Dessiner librement me comble. Le fait d'être ici, en résidence à la Maison des auteurs, pour travailler sur mon projet m'a permis de trouver une stabilité dans mon dessin.»
Le projet de Marion Girerd, 26 ans, diplômée de l'Ecole supérieure de l'image (ESI) d'Angoulême, est un livre de jeux pour enfants tout petits. Dans ses images, des bambins attachants, drôlement expressifs, et des animaux étranges se partagent, à égalité, l'histoire et le décor. Le dessin, les couleurs, le prouvent et l'auteur l'explique : «Mon univers est calme, sucré, mais j'essaie d'y introduire des choses douces-amères, une pointe d'absurde. J'aime déformer mes personnages pour les rendre vivants, présents.»
Sans doute ses Ninon, Alida et Chloé ont-elles l'ambivalence des êtres qui, souvent, plaisent aux petits monstres. L'édition jeunesse est en effet la destinataire privilégiée de la dessinatrice. «Moi-même, j'ai beaucoup lu et lis encore des livres pour enfants», avoue-t-elle, admirative d'illustrateurs nommés Lisbeth Zwerger, Wolf Erlbruch, Kveta Pacovska...
Avant de construire son univers graphique, Marion Girerd a, dès le plus jeune âge, dessiné des décors, des animaux, et... des princesses sans, semble-t-il, en envier le sort. Enfant, elle s'imagine artiste. Elle grandit à Nantes et des études de lettres achèvent de la rendre curieuse, avide, de littérature (Auster, Conrad, Dos Passos) et de bande dessinée. Lors d'un BTS communication visuelle, la jeune femme s'initie à l'infographie puis rejoint l'ESI et son option bande dessinée. Pour l'étudiante, pourtant lectrice assidue de bande dessinée, le champ découvert est immense. Parmi les révélations figurent Blutch, Lorenzo Mattotti ou des auteurs de mangas. Marion Girerd, qui s'intéresse également au cinéma d'animation, à la danse, à l'art contemporain et à la vidéo, s'essaie alors à la narration graphique dans la publication de l'école. Elle trouve l'art difficile, «laborieux mais émerveillant», et publie des histoires courtes dans *Choco Creed*. Elle renouvelle cette année sa collaboration à la publication collective et annuelle de jeunes auteurs d'Angoulême, sur le thème de la tendresse. «Après la science-fiction et l'horreur, ce thème est plus porteur pour mon univers.» Elle sait pourtant que, dans l'immédiat, sa priorité va à l'illustration, aux images uniques, oniriques, que son trait couvre de détails... «Pour que l'on puisse entrer dans l'image. Je n'aimerais pas, dit-elle, que mes images soient juste décoratives.» ■

Les travaux de Marion Girerd sont visibles sur lalali.com, coconino-world.com, cafe-creed.com et dans l'exposition Paquebot, à la Maison des auteurs d'Angoulême.

Actu63bis.pmd 16 08/01/04, 16:44

Actu63bis.pmd 17 08/01/04, 16:46

Les artistes-résidents dévoilent les multiples facettes de leurs travaux pendant le festival

Par **Astrid Deroost** Photos **Claude Pauquet**

La Maison des auteurs en Paquebot

La Maison des auteurs d'Angoulême, vouée aux arts narratifs graphiques, se métamorphose en Paquebot et embarque les visiteurs dans l'imaginaire de son équipage, composé d'artistes-résidents. Pour le festival, Algésiras, L. Bourlaud, PatCab, M. Caillou, V. Desnouël, Josépé, Pier Gajewski, Tristoon, Tib-Gordon, T. Lenzinger, J. Lôthelier, M. M'Baé, R. McGuire, R. Meltz, X. Mussat, F. Neaud, l'Ours, J. Parnotte, C. Pomès, T. Smolderen, C. Razak, M. Girerd, C. Sanin et P. Squarzoni dévoilent l'actualité de leurs travaux. De la salle des machines à celle des télécommunications, de la nursery aux cabines-ateliers, les réalisations et les styles les plus divers sont mis en scène : tableaux, fresque, planches originales, cartes postales, objets imaginaires, jeu de cartes divinatoire, puzzles géants, album collectif, projection d'images, etc.

Exposition Paquebot, du 22 au 25 janvier à la Maison des auteurs, 2, bd Aristide-Briand, à Angoulême, commissaire : Sylvie Chabroux, scénographie : Mathilde Meignan.

NEAUD-SQUARZONI-MUSSAT

Courant novembre 2003, Xavier Mussat et Fabrice Neaud, en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême, ont accueilli Philippe Squarzoni au sein de leur atelier. Ces trois auteurs de bande dessinée ont en commun d'apprécier le travail des deux autres et de pratiquer le récit à la première personne. A cette différence près, souligne Xavier Mussat, que d'ordinaire les premiers sont dans «l'introspectif» quand le troisième est dans le «prospectif». Les deux tomes de Squarzoni, parus aux éditions Les requins marteaux, proposent en effet une réflexion très personnelle sur l'état capitaliste du monde et sur l'enjeu de la lutte alter-mondialiste. Dans sa prochaine bande dessinée, objet de la résidence charentaise, l'auteur traitera de son expérience du conflit israélo-palestinien. Les trois artistes partagent donc, pour quelque temps, le même espace de création et livrent, à l'occasion du festival, un ouvrage collectif intitulé *Neaud-Squarzoni-Mussat*. La vie au sein de la Maison des auteurs, structure mise en place par Magelis-Pôle image d'Angoulême, la relation entre l'artiste et le monde politique, le rapport au local... tels sont les thèmes explorés principalement par Fabrice Neaud et Xavier Mussat, résidents de la Maison dès son ouverture, en juillet 2002. Le livre relate notamment, précise Xavier Mussat, comment la Maison, censée offrir aux artistes un lieu de travail différent du lieu d'habitation, est devenue un lieu de vie. L'exercice, confie l'auteur qui a opté pour un ton léger, «l'a forcé à travailler dans l'immédiateté et à s'interroger sur la manière de traiter le sujet humain dans le récit autobiographique». Le récit, en noir et blanc, met aussi en lumière la complicité graphique et humaine des trois auteurs.

Coédition Maison des Auteurs et Ego comme X.

Actu63bis.pmd 18 08/01/04, 16:47

De gauche à droite, dans leur atelier de la Maison des auteurs, à Angoulême : Xavier Mussat (*Sainte Famille*), Fabrice Neaud (*Journal*, 4 volumes), qui publient chez Ego comme X, et Philippe Squarzoni, auteur de *Garduno, en temps de paix* et de *Zapata, en temps de guerre* (Les requins marteaux).

Ci-dessous dans l'ordre des cases : dessins de Philippe Squarzoni, Xavier Mussat et Fabrice Neaud.

Actu63bis.pmd 19 08/01/04, 16:48

Un jeu de cartes oubapien

Pier Gajewski, ancien élève de l'Ecole supérieure de l'image, est en résidence à la Maison des auteurs pour faire éclore son projet de revue de bande dessinée. *Ekipop* fera suite à *Equivox populi*, recueil de poèmes graphiques noir et blanc, sorti l'an passé et influencé par l'expressionnisme allemand. Pier Gajewski s'inspire des faits de réalité et les restitue en usant ou en détournant les codes de la bande dessinée. «Je tente de proposer une autre lecture, de donner un autre choix au lecteur», dit-il en avouant un vif intérêt pour Chris Ware. L'exercice oubapien (Oubapo, ouvroir de bande dessinée potentielle créé en 1992 sur le modèle de l'Oulipo) auquel vient de se livrer Pier Gajewski participe de cette recherche. Avec la contrainte majeure de produire une planche de 25 cases lisibles en diagonale, horizontalement et verticalement, il a imaginé un jeu de cartes «expérimentable»... par les joueurs et, en l'occurrence, par les visiteurs de l'exposition Paquebot. L'histoire globale conte une rupture amoureuse et, en tirant cinq cartes, chaque joueur-lecteur peut, doit, imaginer un autre récit. Et relier, selon sa propre histoire, les images délivrées par le sort...

W, double v et quotidien

Raphaël Meltz et Leatitia Bianchi furent, de A à Z, en 2000 et à Paris, les créateurs de *R de réel*, revue en noir et blanc, généraliste et généreuse. Ils sont en passe d'achever l'alphabet qui les a menés de thèmes en textes, de lettres en images, vers la bande dessinée, la littérature, la photographie, les jeux de mots ou les voyages imaginaires. Des artistes ont aussi, gracieusement, nourri l'ouvrage. «Nous avons voulu décloisonner le savoir. Faire une revue pour des gens curieux, différente des revues intellos qui ne fonctionnent que pour quelques personnes», explique Raphaël Meltz, en résidence à la Maison des auteurs pour une nouvelle entreprise : la mise en œuvre sur Internet d'un minuscule quotidien illustré, lieu de rencontre entre l'information et la création. Ce cyberjournal, *W*, prolongera l'esprit de R et devrait passer sans encombre du virtuel au réel, grâce au format pdf : «On veut garder la notion de mise en page, la possibilité de jouer avec la taille des caractères, les polices... et faire exister le quotidien sur papier, en faire des recueils tous les trois ou quatre mois», précise le concepteur. Les thèmes d'actualité seront présentés de manière originale, volontairement détachée du traitement formaté des grands médias. Pendant le festival, la rédaction de *W*, installée au rez-de-chaussée de la Maison des auteurs, ouvre ses portes aux visiteurs. Des artistes de bande dessinée, Nicolas de Crécy, François Ayroles, Guy Delisle... apporteront leur contribution aux numéros des 22, 23, 24 et 25 janvier.

Journal quotidien *W*, www.doublev.net
Revue *R de réel* : www.rdereel.free.fr

Actu63bis.pmd 20 08/01/04, 16:49

Entrer dans La Cage

Dans la galerie d'art contemporain de ses musées imaginaires, le CNBDI expose l'une de ses plus étonnantes acquisitions (commissaire : Gaby Scaon). *La Cage*, œuvre en noir et blanc du Britannique Martin Vaughn-James, né en 1943 à Bristol, s'y déploie tout entière, planche après planche, dans la sobriété du décor. Absence de véritable scénario, selon l'auteur, absence de personnages, influence du nouveau roman : «Au départ, il y avait simplement une idée : développer une narration sans aucun personnage. Une narration où le lecteur (le spectateur) remplace le (ou les) personnage(s).»
Cette confession de Vaughn-James, faite à Benoît Peeters dans *«Le non-scénario de La Cage»* et citée par Thierry Groensteen dans *La construction de* La Cage*, autopsie d'un roman visuel* (Les impressions nouvelles, 2002) peut guider le lecteur. Au fil du texte, de complexes et labyrinthiques architectures s'offrent à lui, objets de points de vue changeants... «Lire ici ne consiste pas à progresser vers la résolution d'une intrigue, ni même à accumuler des informations ; c'est s'enfoncer toujours dans un univers imprévisible, en proie au désordre logique», écrit Thierry Groensteen.
Exposition au CNBDI jusqu'en mai.

VIENT DE PARAÎTRE
L'association Café Creed (Angoulême) sort un 3e ouvrage collectif intitulé *Choco Creed*, éponyme de l'exposition installée à l'hôtel de ville. Sur le thème de la tendresse, florilège d'histoires courtes plutôt destinées aux enfants. La couverture est d'Emmanuel Ristord, la mascotte de Marion Girerd.

L'association de jeunes auteurs de bande dessinée *La Maison qui pue* (Angoulême) publie son 4e ouvrage collectif. Les artistes ont travaillé sur le thème de l'enfer et du paradis et le lecteur peut à loisir commencer par le mal ou par le bien. A découvrir au stand du Pôle édition d'Angoulême.

Aux éditions de l'An 2 : *Jean-Christophe Menu - Munographie*, collection «Etoiles de l'image». *Les Musées imaginaires de la bande dessinée*, coédité avec le CNBDI. Deux titres nommés par le festival : *L'Anthologie A.B. Frost* et *Léviathan* de Jens Harder.

Aux éd. Charrette : *La ville-grenier* de Mazan.

Chez Delcourt Jeunesse : *Le parc fantastique* de Jean-Luc Loyer et Muriel Sevestre (en avant-première pour le festival et début février en librairie).

EGO COMME X
Les éditions dirigées par Loïc Néhou fêtent leur 10e anniversaire. Un titre est nommé pour le prix du meilleur album : *Palaces* de Simon Hureau. Sorties en janvier : *L'homme sans talent* de Yoshiharu Tsuge. *36 15 Alexia* de Frédéric Boilet. *Pour une poignée de polenta* de Vincent Vanoli.

L'atelier Sanzot

Depuis neuf ans, des dizaines de noms s'accrochent à l'enseigne insolite de l'atelier Sanzot d'Angoulême. Certains patronymes sont connus – et ont été publiés depuis belle lurette notamment chez Delcourt – d'autres moins. Tous paraphent pourtant une même aventure : celle qui consiste à partager, au jour le jour, la vie d'artistes de bande dessinée. Officiellement inscrit au programme du Festival 2004, pour la première fois, le Sanzot va donc exposer, hors ses murs, ce que ses locataires savent de la création. Soit tout, ou à peu près tout, de la naissance d'un album à sa vente en magasin. De la recherche d'idées (au cimetière de cette même denrée précieuse) à la librairie en passant la documentation, le scénario, le crayonné, l'encrage, la mise en couleur, la finalisation, l'envoi à l'éditeur, toutes les étapes sont mises en scène. Sur quelque 250 m², des planches originales, des cases en trois dimensions, des objets dérivés sont présentés dans une atmosphère chaleureuse. Les auteurs Isabelle Dethan, Jean-Luc Loyer, Cécile Chicault, Mazan, Turf, David Cerqueira, Guilhem, Céline Puthier, Arnaud Hilmarché, Marc Juidice, Spim, Jean-Christophe Fournier, Minh-Tan Duong ont promis de jouer leur propre rôle et d'ouvrir leurs habituels échanges aux questions des visiteurs. Sophie Baroux et Angélique Césano feront en plus des démonstrations de mise en couleur.

Exposition Atelier Sanzot
(commissaire : Nicolas Albert)
Hôtel des ventes, rempart de l'est.

Actu63bis.pmd 21 08/01/04, 18:05

Redécouvrir René Ghil (1862-1925), poète et théoricien d'avant-garde... et du Poitou

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Marc Deneyer**

De la poésie scientifique

Oubliée par l'histoire littéraire, l'œuvre de René Ghil (1862-1925) devient peu à peu lisible, après toutes les expériences textuelles et sonores qui ont agité la seconde moitié du XXe siècle. Elle est lue par quelques-uns, principalement des écrivains. Parce que René Ghil a cherché à fonder une pensée poétique nouvelle extrêmement ambitieuse, à l'échelle des temps géologiques et de la dynamique de la matière, parce qu'il en a forgé les outils conceptuels et la méthode… et parce qu'il méprisait l'épanchement du misérable ego de ses contemporains. *«C'est un anti-Mallarmé»*, affirme Jean-Pierre Bobillot qui publie une anthologie de textes poétiques de cet écrivain aux PUR, dans la collection «Textes rares» (à l'initiative de l'Université de Poitiers) précédée d'une longue introduction intitulée «René Ghil : la dissidence matérialiste».

Né le 27 septembre 1862 à Tourcoing, René-François Ghilbert passe les huit premières années de sa vie dans le pays mellois car, peu après sa naissance, ses parents se sont installés à Rabalot chez ses grands-parents maternels. Ensuite, ils vont vivre de leurs rentes à Paris et reviendront tous les étés à Melle dans la villa du Sublet qu'ils auront fait construire près de la voie ferrée, non loin de l'église Saint-Hilaire. Il publie son premier recueil, *Légendes d'âmes et de sangs*, en 1885, sous le nom de René Ghil. Le 20 août 1888 à Melle, il épouse Anna-Alice Blachon, native du pays, fille d'un libraire de Saint-Maixent. Le couple vit à Paris mais passe l'été au Sublet. C'est là que l'écrivain est victime d'une hémorragie cérébrale. Transporté d'urgence à l'hôpital de Niort, il meurt le 15 septembre 1925. Il est enterré au cimetière de Saint-Pierre à Melle, sous un sombre monolithe portant sa signature gravée.

L'Actualité. – Comment avez-vous découvert Ghil ?

Jean-Pierre Bobillot. – Six poèmes de René Ghil ont attiré mon attention en lisant *La Poésie symboliste*, une anthologie de Bernard Delvaille publiée en 1971 chez Seghers. J'avais été frappé par cette langue quelque peu obscure mais extrêmement suggestive, qui déton(n)ait dans ce contexte symboliste. Puis j'ai trouvé les trois volumes de l'édition posthume de ses œuvres complètes (1938). Comme je m'intéressais beaucoup à la poésie de la fin du XIXe siècle, je rencontrais René Ghil ici et là, notamment dans l'enquête de Jules Huret, *Sur l'évolution littéraire* (1891), où ses propos sur une poésie scientifique et sur l'instrumentation verbale tranchaient avec le reste. Alors je me suis aperçu que René Ghil représentait le matérialisme contre l'idéalisme ambiant – englobant Mallarmé, les symbolistes, les décadents, bref tous les post-romantiques – dont il était même l'antidote.

Fervent lecteur d'auteurs matérialistes, comme Lucrèce et Diderot, j'ai commencé à mesurer les raisons du refoulement et de la censure qui pesaient sur cet écrivain. Son hermétisme et son dogmatisme ont été mis en avant pour ne pas inciter à le lire et surtout parce que la pensée matérialiste a toujours été minorée en Occident.

Sa poésie est-elle si hermétique ?

La langue de René Ghil peut désarçonner mais si l'on passe outre cette première impression je crois que l'on peut être porté par le mouvement rythmique – le *«rythme évoluant»* –, par les phrases qui ne cessent d'enjamber d'un vers sur l'autre, par les images d'une puissance incroyable. Au début de l'œuvre, les poèmes évoquent la formation du système solaire, de la Terre, des premières formes de vie. Il a cherché à le dire dans une langue qui soit la plus minérale, la plus matérielle, dégagée de l'humain, une langue inhumaine. Les images s'engendrent les unes les autres, avec le sentiment que tout être humain aurait, aujourd'hui,

Actu63bis.pmd 22 08/01/04, 18:07

Le buste en plâtre de René Ghil, sculpté par Jacques Loutchansky (1914), est visible à la médiathèque de Melle.

Page de gauche : René Ghil et sa femme au Sublet. Au fond du jardin, on aperçoit la petite maison dans laquelle il s'isolait pour travailler.

conservé à lui seul la trace mnésique de toute cette histoire de la matière qui mène jusqu'à lui. C'est une formidable vision poétique et scientifique.

Dans un de ses ouvrages théoriques, *La Tradition de poésie scientifique* (1920), où il parle de ses précurseurs (Lucrèce, les grandes cosmogonies du XVIe siècle, Leconte de Lisle, entre autres), René Ghil affirme que, dans un état premier, la distinction entre chant poétique et chant scientifique n'existait pas. Cette alliance ayant été rompue, il s'agit maintenant de retrouver cette fusion primitive.

Comment définir la poésie scientifique ?

René Ghil était conscient du risque de confusion avec une poésie didactique. Pas question pour lui de produire un commentaire sur l'évolution de l'univers ni sur l'état de la science. Il travaille sur le langage, dans le langage. En traversant la conscience de l'écrivain, le poème se fait un fragment de l'univers. Par son rythme évoluant, le poème se coule dans la dynamique du rythme de la matière, de l'évolution de la matière.

Il s'appuie sur les théories transformistes de Lamarck et évolutionnistes de Darwin – notons au passage qu'il naît en 1862, année de publication en français de *De l'évolution des espèces…* – et les discute. En effet, il conteste la loi du *«struggle for life»* parce qu'elle n'affiche aucun but. Or, selon René Ghil, *«la matière évolue et va vers un Plus, vers un Mieux…»* A la loi du plus fort, il oppose la *«loi du Plus-d'effort»* : *«Nous sommes au monde pour tendre à notre unité pensante et morale.»* Cherchant à dépasser le vieux clivage occidental entre matérialisme et spiritualisme, il défend un *«idéalisme rationnel»* qui *«immane à la matière même de l'Univers»* et définit l'essence de la poésie comme *«une métaphysique émue de la Vie par la Science»*. Un vers résume bien cette idée assez complexe : *«Ma pensée est le monde en émoi de soi-même.»*

Quelle est la place de l'homme dans la nature ?

Elément de la nature, l'homme est susceptible d'être au plus près du Mieux puisque le Mieux c'est toujours plus de conscience. Ce qui ne l'empêche pas d'être capable du pire. Ainsi, René Ghil anticipe sur

Le Vœu de vivre et autres poèmes, de René Ghil, anthologie établie et présentée par Jean-Pierre Bobillot, accompagnée d'un CD comportant l'enregistrement historique de René Ghil et la lecture d'autres textes par J.-P. Bobillot, Presses universitaires de Rennes, 264 p., 20 € (disponible en mars 2004).

Actu63bis.pmd 23 08/01/04, 18:07

la Première Guerre mondiale. Il décrit une atroce *«guerre européenne»* et dénonce les responsables. Il est aussi le premier à introduire dans la poésie la dimension urbaine, les trains, les usines, les grèves, la désertification des campagnes qui poussent un prolétariat dans les villes. Tout cela participe, dans son esprit, de l'évolution de la matière. On le voit, cette *Œuvre* est donc un projet grandiose et inachevé.

René Ghil eut une certaine influence de son vivant mais après ?

On peut soutenir que c'est une impasse. René Ghil écrit en vers syllabiques, le plus souvent de douze syllabes, à une époque où se développe le vers libre. Il s'obstine dans la poésie scientifique alors qu'en 1924, un an avant sa mort, paraît le *Manifeste du surréalisme*, bien loin de ses préoccupations.

Néanmoins, que fait Raymond Queneau en rupture de surréalisme ? Il écrit *Petite Cosmogonie portative*, un poème scientifique en vers de douze syllabes, certes du genre didactique. On ne sait s'il a lu René Ghil mais cela prouve que la poésie scientifique continue. Francis Ponge ne le cite pas non plus. Pourtant, il est frappant de constater des convergences de vues. Ponge déteste le *«magma poétique»*, c'est-à-dire la poésie subjective, la poésie du moi, comme René Ghil abhorrait la poésie égotiste. Tous deux font appel à la science, à une certaine articulation de la science au poétique contre la tendance du je à envahir le poème. Leurs définitions du rôle de l'intuition dans le poème et dans la science sont assez proches. Cela mériterait une étude approfondie.

De façon souterraine, l'influence de René Ghil est perceptible au travers de sa théorie de *«l'instrumentation verbale»*. Puisqu'il accorde aux signes linguistiques une matérialité dont l'auteur va se servir à la manière d'un musicien avec des instruments ou des sources sonores, il prépare tout le matérialisme textuel des années 1960 et 1970, dont le fleuron fut la revue *Tel Quel* qui accueillit justement Francis Ponge dès son premier numéro…

Marinetti et Russolo ont lu René Ghil et lui-même avoue se reconnaître dans les premiers essais du futurisme italien – mais peut-être veut-il, dans la mégalomanie, apparaître à tout prix comme le précurseur…

Pendant plusieurs années, il collabore à *La Balance*, importante revue du symbolisme russe, lue par de jeunes poètes qui allaient créer le futurisme.

Plus directement, il eut une influence sur les poètes du collectif : ceux de «l'Abbaye», l'unanimisme de Jules Romains, le simultanéisme d'Henri Barzun. Ce qui nous conduit à la poésie sonore dans ce qu'elle a d'urbain et de collectif, notamment dans la poésie à plusieurs voix ou dans la poésie faite au magnétophone sur plusieurs pistes superposées.

Vous parlez d'un événement fondateur en 1913.

Effectivement, en décembre 1913, Fernand Brunot a enregistré plusieurs poètes au phonographe dans le cadre des Archives de la parole. Le 27 mai 1914 eut lieu à la Sorbonne la diffusion publique de *«ces premières pages de livres auditifs dont c'était à la fois la première édition et la première audition»*, comme le rapporte Apollinaire, qui émet aussi un regret : *«Comme je fais mes poèmes en les chantant sur les rythmes qu'a notés mon ami Max Jacob, j'aurais dû les chanter comme fit René Ghil qui fut, avec Verhaeren, le véritable triomphateur de cette séance.»*

Enregistrer et conserver la voix est une nouveauté absolue. Par sa théorisation matérialiste du langage et par sa pratique poétique, René Ghil était, sans le savoir, préparé à ce changement de médium, à cette véritable mutation médiologique de la société en Europe occidentale. Ainsi, face au phonographe, il a senti, plus ou moins consciemment, le parti qu'il pouvait en tirer. Sa lecture peut nous paraître datée mais si elle a tant impressionné Apollinaire, c'est parce que René Ghil a créé, à partir de son texte écrit, un véritable poème phonographique, en tenant compte de ce que le nouveau support pouvait restituer.

Ce qui lui fit dire, peu de temps avant sa mort, à Arthur Pétronio : *«Dans cinquante ans, le poète sera celui qui commandera à des machines phonétiques.»* En fait, trente ans avant les premières compositions au magnétophone d'Henri Chopin et Bernard Heidsieck. ■

René Ghil dessiné par Félix Vallotton

JEAN-PIERRE BOBILLOT
est professeur de littérature à l'Université Stendhal Grenoble III. Auteur d'une thèse sur «la crise d'identité du vers dans la poésie française de Rimbaud à Apollinaire», il est devenu spécialiste des avant-gardes du début et de la seconde moitié du XXe siècle. Il a publié des études, notamment *Bernard Heidsieck Poésie Action* (J.-M. Place, 1996), des volumes et des disques de poésie sonore – il se définit lui-même comme un poète «bruyant».
Il a été invité plusieurs fois à l'Université de Poitiers par Pierre-Marie Joris, en particulier lors du 50e anniversaire du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale pour une lecture à plusieurs voix des *Congés* de Jean Bodel.

PLEIN CHANT
Légendes d'âmes et de sangs de René Ghil (1885) a été réédité en 1995 par Edmond Thomas, imprimeur-éditeur à Bassac (Charente) des éditions Plein Chant.

HISTOIRES LITTÉRAIRES
«René Ghil est de ceux qui ont le plus gravement et définitivement rêvé la poésie», affirme l'écrivain Mathieu Bénézet qui signe un article passionnant, «L'extrême extrémité de René Ghil», dans *Histoires littéraires* (n° 10, avril 2002), revue publiée et imprimée par les éditions du Lérot (à Tusson en Charente).

Actu63bis.pmd 24 08/01/04, 18:08

René Ghil, le Mellois

René Ghil offrait ses livres dédicacés à la bibliothèque de Melle. Signe de reconnaissance envers sa ville d'adoption, et sorte de dépôt légal puisque ses premiers ouvrages ont été imprimés par un artisan mellois, Emile Goussard, installé rue Tissot. «Cet imprimeur était une des rares personnes avec lesquelles il avait vraiment sympathisé ici», affirme Nadine Gallas, bibliothécaire à la médiathèque de Melle.

Son intérêt pour René Ghil remonte au jour où un critique littéraire suisse, Roman Doubrovkine, lui demanda de rechercher des lettres de l'écrivain. A Melle, Nadine Gallas ne trouva rien mais, à la Bibliothèque nationale, elle a consulté des lettres, des articles de presse, et découvert l'enregistrement de la voix de René Ghil dans les Archives de la parole, enregistrement qu'elle fit graver pour la médiathèque. Les documents concernant René Ghil ont été déposés à la BNF par Lise Jamati. Son père, Georges Jamati, fréquentait le salon littéraire tenu par l'écrivain chez lui, au 16 bis, rue Lauriston à Paris, chaque vendredi après-midi. Après la mort de son mari, Mme Ghil garda le contact avec le cercle et, sans enfant, elle fit un don littéraire aux Jamati, fonds qui se retrouve aujourd'hui à la BNF et… à Melle. En effet, après avoir rencontré Nadine Gallas en 1997, Lise Jamati a offert à la ville de Melle (avec l'accord de sa sœur, Viviane Isambert-Jamati) le buste de René Ghil sculpté en 1914 par Jacques Loutchansky.

«Ici, écrit René Ghil dans une lettre datée du 10 juillet 1907, il fait en ces bons pays du Poitou que j'aime tant, un temps ni trop chaud, ni trop froid - pas assez de soleil à mon gré : l'année n'est pas belle en tout l'ouest de la France. Je vais cependant faire des marches revoir un peu les environs de Melle, curieux des monuments du XIIe, et même de vestiges des temps Mérovingiens (trouvailles assez souvent de cercueils de pierres, avec poteries). Et des grottes préhistoriques existent aussi !»

Cet attachement au Poitou fut un des fils conducteurs de l'exposition que Nadine Gallas lui a consacré en 1998. «La poésie de René Ghil est parsemée de mots poitevins et d'images référant au pays mellois, dit-elle. D'ailleurs il a passé de longs mois au Sublet entre 1889 et 1891 pour rédiger les parties rurales de son œuvre. J'ai noté qu'il utilisait les mots *grolles*, *dail*, *drolière*, *garouils*, *éteules*, *métives*, entre autres, et des tournures comme *ie m'en vas* ou *i partirons*. Hormis le travail de la terre, il évoque par exemple le train qui passe devant sa maison et s'arrête dans la *petite-Ville*, et quand il décrit *la rauque distillerie*, il s'agit de la distillerie Cail construite en 1872, l'ancêtre de l'actuelle usine Rhodia à Melle.»

Pour fournir d'autres voies d'accès à une écriture qui ne se livre pas facilement, Nadine Gallas a aussi mis en évidence les correspondances que René Ghil établit, dans sa théorie de l'instrumentation verbale, entre les voyelles et les couleurs, les sonorités et les instruments de musique. Elle a également fait appel à des artistes plasticiens. «Mais, dit-elle, l'argument premier qui pouvait justifier, aux yeux de nos lecteurs, cet intérêt pour un écrivain oublié, c'est que ce Mellois fut, dès la publication de son premier recueil, reconnu par Stéphane Mallarmé. Le grand poète lui offrit même un *Avant-dire* pour la première édition du *Traité du verbe*, en 1886. Aujourd'hui, d'autres poètes redécouvrent et lisent René Ghil ; certains font le voyage jusqu'à Melle, en particulier Jean-Pierre Bobillot et Mathieu Bénézet. René Ghil a trouvé de nouveaux passeurs…»

Nadine Gallas, bibliothécaire à la médiathèque de Melle.

DISTILLERIE

Ils virent luire l'immense Fixité
de l'électrique-Feu !
claire de quoi, à pleins
charrois d'aurore à nuit, des Betteraves – crie
la mise en train de la rauque Distillerie
vaste et lisse au transport de mutisme entêté
de ses Bielles
(Dire du mieux, ouverture)

Actu63bis.pmd 25 08/01/04, 18:09

Les enjeux du d

u développement durable

Dossier réalisé par **Anh-Gaëlle Truong** Photo **Marc Deneyer**

Edgar Morin a participé à la première journée du séminaire sur les enjeux du développement durable organisé par l'Espace Mendès France et l'Iriaf (Université de Poitiers) le 24 octobre 2003. Voici de larges extraits de son intervention

Edgar Morin

Dépasser la notion de développement

En préambule de son intervention, Edgar Morin a rappelé qu'au début des années 1970 il a co-organisé un colloque sur la crise du développement au cours duquel il avait exposé «Le développement de la crise du développement» (texte publié dans Sociologie*, Points Essais). Trente ans après, il affirme que c'est à la notion même de développement qu'il faut s'attaquer. Il propose de* dépasser *la notion de développement, «un dépassement au sens du philosophe Hegel, c'est-à-dire à la fois aller au-delà tout en conservant quelque chose».*

Pourquoi renoncer au mot *développement* ? Parce que le noyau de ce mot est de nature techno-économique. Il suppose que le développement technique et économique, sur le modèle des nations dites développées, est comme la locomotive qui doit naturellement entraîner derrière elle tous les wagons du développement humain : santé, démocratie, culture, rationalité, mieux-être, etc. La notion de développement est donc fondée sur une logique, je dirais même sur un déterminisme socio-économique sous-jacent, qui oublie toute une série de déterminations, lesquelles échappent à la technique et à l'économie. D'ailleurs, il y eut des développements techniques et économiques qui n'ont pas entraîné la démocratie, etc. Dans un passé récent, ce fut le cas du Chili du général Pinochet, de l'Espagne à l'ultime époque du général Franco, de l'Union soviétique…

De par son caractère technique et économique, la notion de développement se fonde sur le calcul et se mesure par le calcul. Or, le calcul ignore ce qui lui échappe. Et qu'est-ce qui échappe au calcul ? C'est évidemment la vie, c'est la souffrance, c'est l'amour, tout ce qui fait la condition humaine. Bien entendu, on peut calculer en termes monétaires le seuil de pauvreté, mais les calculs prennent plus ou moins bien en compte la réalité. En effet, dans certaines économies de subsistance, des agriculteurs vivent de polyculture et parviennent à satisfaire la plupart de leurs besoins sans recours à beaucoup de monnaie. En revanche, les mégapoles regorgent de gens jetés hors de leur terre, avec des moyens précaires, qui sont réduits à une vie de misère tout en disposant pourtant des ressources en monnaie supérieures à celles des familles vivant dans leur campagne.

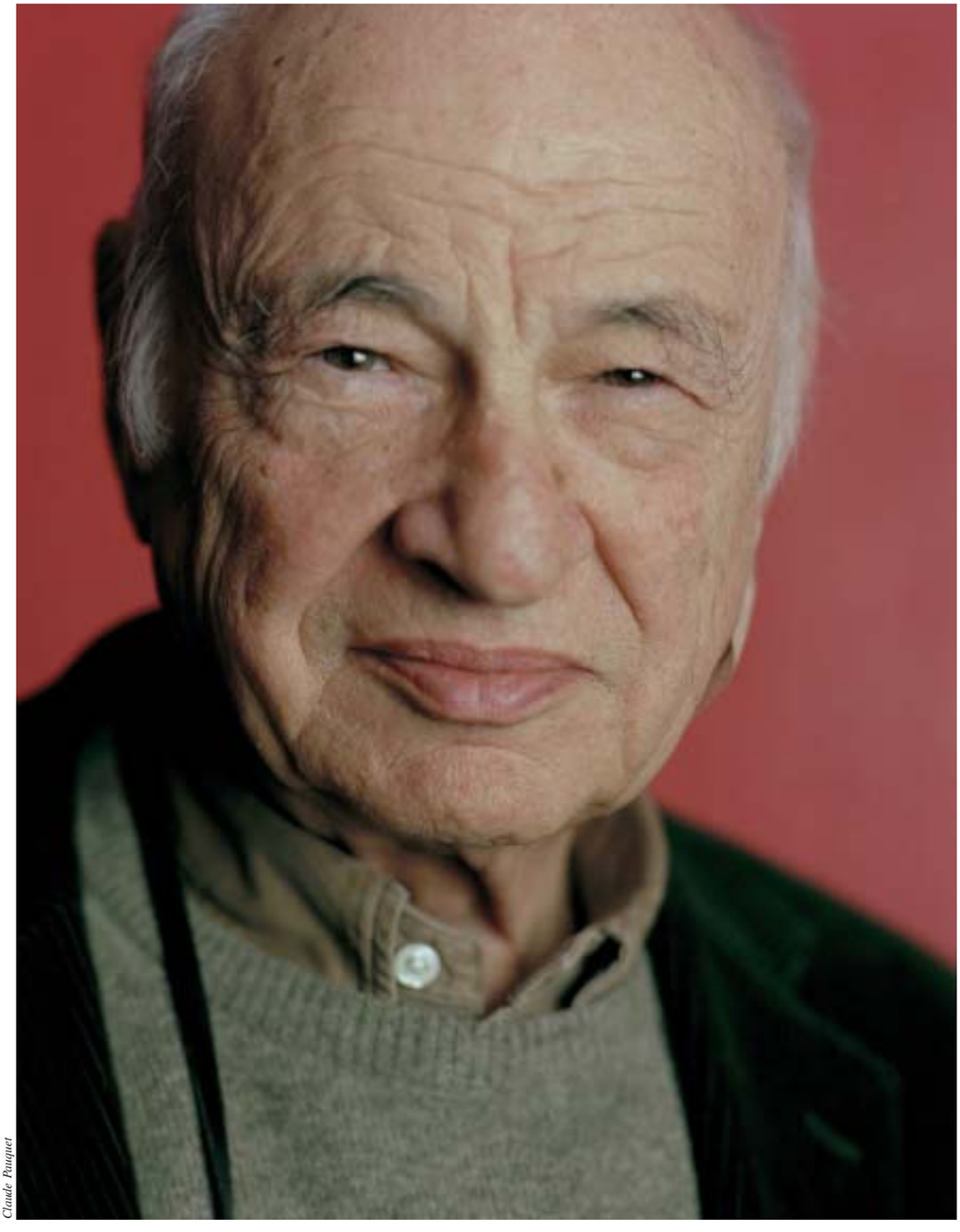
Le dénuement matériel est lié à d'autres aspects : l'humiliation due à la subordination, à la nécessité d'obéir, à la nécessité de mendier ; le mal-être dû à l'impossibilité d'accéder à des médicaments trop chers… Certes, de nouveaux indices ont été inventés pour tenter de mesurer cela. Comme toujours, quand un principe est insuffisant, on essaie de lui donner quelques ajouts ad hoc pour le faire tenir et, ainsi, faire oublier que c'est le principe lui-même qui est insuffisant. […]

DÉVELOPPEMENT IMPLIQUE SOUS-DÉVELOPPEMENT

D'autre part, la notion de développement implique la notion globale et générale de sous-développement. Elle fait relever du même dénuement, du même manque fondamental, ceux qui ne sont pas parvenus à la situation des pays occidentaux, ignorant ainsi les diversités des cultures et pas seulement celles des grands ensembles existant depuis des millénaires mais aussi de petites nations très anciennes n'ayant que des traditions orales, comme les nations des peuples d'Amazonie ou d'autres régions du monde. Le développement suppose un monde privé de tout, ignorant que ces cultures comportent des superstitions, des erreurs, des mythes, comme la nôtre en comporte aussi – y compris le mythe de la supériorité de l'Occident –, mais elles peuvent comporter également des connaissances, des savoir-faire, des savoir-vivre, des arts de vivre. Par exemple, l'ethnopharmacologie reconnaît de plus en plus la valeur curative de bien des connaissances des populations indiennes d'Amazonie sur la faune et la flore. […]

Donc l'idée de sous-développement a en elle-même quelque

Actu63bis.pmd 28 08/01/04, 18:13



Claude Pouquet

Edgar Morin a publié récemment : *La Méthode t 5, l'humanité de l'humanité. L'identité humaine* (Points essais), *Entretiens avec des lycéens* (éd. de l'aube poche), *Pour une politique de civilisation* (Arléa poche), *Eduquer pour l'ère planétaire*, avec Emilio-Roger Ciurana et Raul Motta (Balland).

chose d'abject parce qu'on cesse de voir les individualités et la réalité de cultures existantes. […]
Si l'on pense que l'idée de développement a un modèle, celui de nos sociétés, on observe que nos sociétés elles-mêmes subissent une crise spécifique à laquelle leur propre développement conduit et, de plus, tendent vers une série de catastrophes à cause du développement. Dans les sociétés où de nombreuses couches de la population accèdent à ce qu'on appelle le bien-être – le bien-être matériel (confort, télévision, voitures, vacances, etc.) – ce bien-être sécrète en même temps un mal-être, un mal-vivre dont témoignent, notamment en France, la consommation d'innombrables somnifères, tranquillisants, euphorisants et drogues diverses, qu'on ingurgite pour gagner une certaine paix de l'âme ; ce dont témoignent les appels et les ouvertures vers le yogisme, le bouddhisme zen – le succès actuel du Dalaï Lama n'est pas seulement du show business, il correspond à quelque chose de profond... […]

SURVIVRE DANS NOTRE CIVILISATION

La vie dans nos mégapoles est une vie où les nuisances de tous ordres se multiplient et nous asphyxient. Nous essayons de survivre dans notre civilisation en alternant week-ends, loisirs, vacances, ce qui nous fait supporter cette vie de contraintes. Notre société aujourd'hui, la

Actu63bis.pmd 29 08/01/04, 18:14

société urbaine, la société de travail, obéit à une logique qui est la logique de la machine artificielle. Nous avons créé des machines. Elles sont hyper spécialisées et hyper chronométrées. On nous demande d'être hyper spécialisés et hyper chronométrés. Or les sociétés ne sont pas des machines triviales, des machines déterministes banales. Les sociétés ont quelque chose de plus et les humains en tant qu'individus ne sont pas des machines.

L'égocentrisme individuel a provoqué la destruction des solidarités traditionnelles, de la grande famille, du village, du quartier, du travail, au profit de solidarités nouvelles mais bureaucratiques. Ivan Illich, dans les années 1970, avait très bien fait le diagnostic de cette dégradation de la qualité de la vie, quand il prônait la convivialité.

Il y a eu une perte de certaines qualités existant encore dans d'autres cultures qui n'ont pas connu le développement. Ce qu'on a gagné s'est traduit par quelque chose qu'on a perdu, et donc, ce n'est pas la solution. Mais comment concilier ce mieux-être économique, ce développement, cette industrialisation avec la sauvegarde de valeurs de solidarité, voire de responsabilité ?

Parce que chez nous aussi, la responsabilité est atteinte. Quand on est responsable d'un tout petit secteur spécialisé dans son entreprise, dans son administration, on perd le sens de la responsabilité de l'ensemble. Et si notre science nous donne tellement de connaissances, celles-ci sont tellement séparées les unes des autres et cloisonnées qu'on n'apprend jamais dans nos universités et nos écoles à lier le local au global, le singulier au général. Et qu'on devient myope. Bien sûr, les autres sociétés, aussi, sont myopes sur l'avenir du monde, mais, nous-mêmes, nous sommes les artisans de cette époque planétaire et restons incapables de la comprendre et de la connaître.

Parmi ces facteurs de crise, il y a la crise écologique, problème qui est devenu véritablement mondial, et cette crise de la biosphère est provoquée par le développement lui-même.

Arrive alors la formule du développement *soutenable*. Soutenable signifie qu'il faut tenir compte des rétroactions des dégradations écologiques multiples sur notre vie et notre civilisation, sinon la poursuite du développement tel quel nous conduira à de véritables catastrophes.

Deuxièmement, on introduit quelque chose de plus, que montre bien l'œuvre du philosophe Hans Jonas, le principe de responsabilité : nous devons être responsables pour les générations futures.

Mais la «soutenabilité» va-t-elle nous permettre de corriger les défauts principaux du développement ? Personnellement, je ne le pense pas. Pourquoi ? Parce que, je le répète, la planète en développement est un vaisseau spatial propulsé par quatre moteurs : la science, la technique, l'industrie, le profit. Ces quatre moteurs n'ont aucun contrôle ; les passagers se disputent entre eux de plus en plus. Et nous allons vers quoi ? Vers la dégradation généralisée de la biosphère ? Vers une série de conflits qui seront couronnés par l'utilisation de l'arme nucléaire ? Car ce danger ne s'est pas du tout atténué depuis la fin de la guerre froide, il s'est multiplié et disséminé. Donc ce n'est pas seulement sur cette voie qu'il faut ralentir. Encore faut-il, si on veut ralentir, que les pays avancés dans cette voie donnent un exemple aux pays qui ne disposent pas du minimum économique ou industriel. […]

UNE VISION ABSTRAITE DE LA PLANÈTE

Quelques-uns des maux les plus profonds dont souffrent les pays sous-développés proviennent du fait que des pays avancés leur imposent certaines façons de se développer ; par exemple des monocultures intensives dans des régions où il y avait auparavant la polyculture… C'est une vision tout à fait abstraite de la planète qui domine.

Comment changer de voie ? La difficulté est énorme.

Des idéaux peuvent nous éclairer… Plutôt que de s'aliéner sans cesse dans le développement technique, économique et matériel, renverser les choses et essayer de subordonner ces éléments matériels et techniques au développement des relations véritablement humaines, non seulement au sein de chaque pays, ou de chaque civilisation, mais aussi entre les différents humains de la planète.

Certaines notions incluses dans le développement peuvent être intégrées. Il est évident que je ne souhaite pas la suppression du marché. Mais au lieu d'un marché livré à ce système dit néolibéral, où l'économie est censée trouver d'elle-même ses propres régulations, je suis pour un marché comportant des régulations qui elles-mêmes devraient être de nature planétaire – ce qui n'existe pas encore. Economie plurielle, commerce équitable, éthique dans l'économie, limitations aux profits… des modèles alternatifs se développent mais ne sont encore malheureusement qu'à l'état embryonnaire. […]

POUR UNE POLITIQUE DE L'HUMANITÉ ET UNE POLITIQUE DE LA CIVILISATION

Il faut donc intégrer beaucoup de choses mais aussi dépasser la notion de développement, avec deux idées : une politique de l'humanité et une politique de la civilisation.

De très nombreuses populations supportent des souffrances et des humiliations très profondes que, sans le savoir ou le sachant, les pays hégémoniques imposent. Je le répète, tout n'est pas seulement dans la pauvreté matérielle, mais aussi la façon dont on est considéré. Donc une politique de l'humanité viserait à traiter en priorité les problèmes les plus brûlants et les plus urgents de l'humanité.

Quand je parle d'une politique de la civilisation, il ne s'agit pas uniquement de la civilisation occidentale. Depuis le XVIe siècle, l'Occident a imposé une domination extrêmement cruelle, barbare, comportant esclavage, destruction de populations, et en même temps cet Occident a produit lui-même les foyers des antitoxiques puisque c'est là que se font formées les idées émancipatrices. Quand Bartholomé de Las Casas démontre aux théologiens espagnols que les indigènes d'Amérique ont une âme et sont des humains comme les autres, quand Montaigne affirme que les «barbares» sont des hommes qui ont une autre civilisation, quand Montesquieu écrit les *Lettres persanes*, etc. L'Occident a été le foyer de ces idées qui, prises en mains par les colonisés, leur ont permis de s'émanciper. Et encore aujourd'hui, il y a des apports. Un autre héritage extrêmement ténu mais très profond vient de notre culture européenne, c'est la rationalité autocritique, la capacité de nous critiquer nous-mêmes.

Il est évident que les institutions démocratiques qui se sont développées dans les pays d'Europe occidentale, les droits

Actu63bis.pmd 30 08/01/04, 18:14

de l'homme, les droits de la femme, toutes ces notions-là font partie, doivent être intégrées dans *la* civilisation planétaire.
Mais il y a d'autres sagesses, d'autres apports de pensée – je pense à la Chine, aussi bien au Taoïsme qu'au Confucianisme, aux philosophies de l'Inde, et même aux conceptions du monde de petits groupements d'Amérique latine (que l'on peut connaître grâce aux livres parus dans la collection Terre Humaine de Jean Malaurie). Je ne sais pas si c'est Césaire ou Senghor qui disait «pour aller vers le rendez-vous du donné et du recevoir». Ce n'est pas nous qui apportons la formule et il y a échange.
La civilisation, c'est une civilisation de symbiose, de métissage. […]
Nous devons aller vers une civilisation planétaire mais alors le mot développement peut-il avoir encore un sens ? N'apporte-t-il pas plus d'inconvénients que d'avantages ? Continuer à déclarer, sur une sorte de ritournelle, «développement durable !», «développement durable !», c'est un peu comme le «Marchons !» des grenadiers sur la scène de l'opéra. Et nous qui sommes des développés, qu'est-ce qu'on va développer encore plus durablement ? Le problème n'est-il pas de gérer à partir de ce que nous avons, vers un épanouissement humain ? Faut-il que Paris double le nombre de ses habitants, que les campagnes soient de plus en plus désertifiées ? Non. Aujourd'hui la marche en avant nécessite une certaine marche en arrière. […] Ce qui va contre le courant principal et qui, déjà, se manifeste un peu partout, notamment chez nous, se fait de façon dispersée, spontanée. Aucun parti politique n'a pris en charge tous ces exemples minimes qui existent, n'a montré qu'il y avait un sens, ce sens que j'appelle politique de la civilisation.
On pense que la croissance va tout résoudre. Pourquoi ? Parce qu'elle va diminuer le nombre de chômeurs. Mais n'y a-t-il pas d'autres moyens que cette croissance pour donner du travail à tous ? N'y a-t-il pas des métiers de solidarité à créer ? Les Etats ne pourraient-ils pas financer des grands travaux, ne serait-ce que la multiplication des parkings souterrains autour des villes pour que les centres-villes deviennent piétonniers et humanisés ? N'y a-t-il pas une politique d'humanisation à faire ? Comment compter sur la croissance alors que cette croissance nous entraîne justement vers des maux et des nuisances contre lesquels nous devons lutter ?
Et le mot *soutenable*, lui, va-t-il suffire pour essayer d'empêcher ces maux ?
Ce sont les questions que je pose. Je sais que la grande difficulté c'est justement de concevoir ces nécessités de changer de voie. Il faut modifier la voie. Et c'est ça qui sera l'effort historique futur, du moins c'est ce que j'espère. ■

Jean-Luc Moulène, *Documents / Chef, Paris, 11 avril 1998.*

Rendre la complexité accessible

La notion de développement durable couvre un champ très vaste, à la fois scientifique et politique, puisqu'elle interroge les sciences exactes et les sciences humaines mais aussi la conduite individuelle et collective de la vie en société. Autant de contradictions et de paradoxes. On constate par exemple que l'intérêt pour le développement durable reste minoritaire dans le monde alors qu'il suscite un consensus assez large en France.
Cet intérêt est certainement motivé par l'exigence de qualité de vie, la diffusion de l'information sur les dégradations écologiques et les craintes sur le devenir de la planète. Il y a là des préoccupations collectives qui appellent des réponses. Mais où sont les outils opérationnels ? La notion de développement est-elle adéquate ? Et ajouter «durable», n'est-ce pas mettre en cause la notion de croissance ? Dans les faits, on peut se demander si ce n'est pas un nouveau terrain d'exploration des chasseurs de primes ou une caution morale pour de grandes entreprises. Afin de dépasser ce type de suspicion, la culture scientifique peut jouer un rôle salutaire par son approche transversale, c'est-à-dire en faisant appel aussi bien à des historiens des sciences qu'à des sociologues et des juristes, mais aussi en organisant des rencontres entre les acteurs issus de sphères très différentes de la société.
D'un point de vue conceptuel et pratique, l'ambition est de participer à une meilleure information des citoyens et d'étendre la sensibilisation à ces questions. Les journées d'études sur les enjeux du développement durable organisées par l'Espace Mendès France devraient aboutir, d'ici trois ans, à la création de l'Institut Edgar Morin dont la devise sera «le donné et le recevoir».
L'objectif est de diffuser la réflexion et les témoignages de ceux qui œuvrent en ce domaine, ici et là, sans se connaître. Cette démarche s'inscrit dans la continuité des actions accomplies depuis une dizaine d'années par l'Espace Mendès France et *L'Actualité* (rappelons seulement l'exposition sur le climat en 1994 et le n° spécial «Stratégie de la nature» en 1997). Une longue expérience, encouragée par Edgar Morin, qui nous permet d'affirmer que le partage du savoir doit être soutenu par la volonté de décloisonner les disciplines, de favoriser les échanges, de débattre, de relier les sciences et les citoyens. Avec le désir de rendre accessible la complexité et de fournir ainsi les outils qui permettent à chacun de s'orienter.
D. M. et J.-L. T.

Actu63bis.pmd 31 08/01/04, 18:51

Parce que les acteurs du développement durable ont besoin de s'appuyer sur un langage commun, Patrick Matagne repose les bases du développement durable : origine, objectifs et applications

Par **Patrick Matagne** Photos **Claude Pauquet** et **Jean-Luc Moulène**

Origines et enjeux d'un concept

En 1962, dans son best-seller *Silent spring,* Rachel Carlson attire l'attention de l'opinion publique sur la menace de pesticides comme le DDT. En 1968, Paul Ehrlich dans *The Population Bomb* annonce que la famine va prendre des proportions désastreuses entraînant la mort de milliers de personnes, à cause de la démographie galopante de certains pays du Sud. En même temps, le Vietnam est perçu, avant même la fin de la guerre, comme le premier écocide. Les catastrophes de l'*Amoco-Cadiz* en 1978, Bhopal en 1984, de l'*Exxon Valdez* en 1989, Tchernobyl en 1986 choquent profondément l'opinion. En 1985, le trou dans la couche d'ozone est officiellement attesté. Et ainsi de suite…

Claude Pauquet

Patrick Matagne est maître de conférences en épistémologie et histoire des sciences à l'IUFM du Nord-Pas-de-Calais.

UNE PRISE DE CONSCIENCE

Le développement durable prend sa source dans cette période, comprise entre 1960 et 1990, «riche» en catastrophes naturelles et en découvertes inquiétantes qui provoquent la prise de conscience par l'opinion publique de l'impact néfaste des activités humaines sur l'environnement.

En toile de fond, le monde occidental ne tient pas toutes ses promesses de croissance économique, de plein emploi, de garanties de santé et de sécurité et vit une crise économique durable. Le «toujours plus» est combattu au profit de la recherche d'un mieux-être et l'opposition apparaît alors entre les notions de croissance (quantité) et de développement (qualité). En découle en 1972, deux ans après le rapport Meadows prévoyant l'effondrement de l'économie pour 2040, la première conférence des Nations unies sur le développement. Vingt ans plus tard, en 1992, le sommet de la Terre à Rio place les débats à la croisée des problématiques économiques et environnementales. Une commission mondiale du développement durable est alors créée, thème central du sommet de Johannesburg en 2002.

Parallèlement, de nouveaux termes comme *écologie*, *environnement*, *patrimoine*, *biodiversité* et bien sûr *développement durable* se sont popularisés, au risque de se dévoyer.

RÉDUIRE NOTRE EMPREINTE ÉCOLOGIQUE

Les objectifs du développement durable peuvent être traduits par l'*empreinte écologique*. Reposant sur le constat suivant : les ressources naturelles sont limitées, nos besoins sont extensibles, cet indice calcule

Actu63bis.pmd 32 08/01/04, 18:15

la surface nécessaire à produire les ressources utilisées et à absorber les déchets produits pour une société donnée. Selon ce calcul, chaque individu disposerait de 2 hectares. Or, depuis 1970, l'humanité a besoin de plus qu'une Terre pour continuer à croître de la sorte.

Si tous les Terriens vivaient comme les Américains ou les Européens, il nous faudrait respectivement six ou trois planètes. Seules l'Afrique, l'Asie et une partie de l'Amérique latine restent en dessous de la surface biologique disponible par habitant. Outre la réduction de l'empreinte écologique, le développement durable vise aussi conjointement à rendre le futur socialement équitable et économiquement viable. Entreprendre une démarche de développement durable implique nécessairement la prise en compte et l'imbrication de ces trois piliers : économie, environnement et social. Dans une vision à long terme.

Jean-Luc Moulène, *Documents / Oasis, Paris, 15 mars 1998.*

COMMENT ?

Plusieurs pistes vont dans ce sens. Je n'en citerai que quelques-unes : renforcer les contre-pouvoirs citoyens et les réseaux d'expertise indépendants comme les ONG ; renforcer les autorités locales et leur proximité avec les enjeux sociaux, économiques et environnementaux ; intégrer l'environnement dans les politiques publiques pour ce qui concerne l'énergie, les transports ou l'urbanisme ; augmenter les investissements socialement responsables dans les entreprises et créer des fonds éthiques ; développer l'engagement des consommateurs ; développer l'éducation à l'environnement. En effet, sur ce dernier point, les éducateurs répondent à «Quelle Terre allons-nous laisser à nos enfants ?» par «Quels enfants allons-nous laisser à la Terre ?» ■

Le développement durable ne fait pas l'unanimité

L'isthme américain fait depuis 1997 l'objet d'un gigantesque programme de développement durable s'étendant des Etats méridionaux du Mexique jusqu'au Panama. «Ce projet connu sous le nom de Corridor biologique méso-américain (CBM) vise à relier, par des couloirs verts, l'ensemble des réserves naturelles des 8 pays concernés afin de préserver l'extraordinaire biodiversité de cette région du monde», explique Patrick Matagne.

Le projet adopté en 1997 par les chefs d'Etat de la région est coordonné par la Commission de l'Amérique centrale pour l'environnement et le développement avec l'appui et le financement de divers gouvernements, organismes internationaux et ONG. Comme toute action de développement durable, le CBM doit combiner ses objectifs environnementaux aux impératifs de durabilité économique et d'équité sociale. De fait, le projet génère une offre en expansion pour les écotouristes d'Amérique du Nord tandis qu'il favorise les initiatives d'agriculture durable et de commerce équitable. «Mais ce projet ambitieux soulève des résistances et des problèmes éthiques.» La création des couloirs verts implique des déplacements de populations, des expropriations ou l'obligation pour les propriétaires de créer des servitudes écologiques. Et si le commerce équitable se met en place, c'est selon le cahier des charges et le mode d'exploitation imposés par les pays du Nord. Accepté par le monde du tourisme, de l'industrie et de l'écologie, le corridor rencontre bien des résistances chez les populations indigènes. Ainsi, Patrick Matagne cite-t-il l'indignation d'un universitaire du Costa Rica : «De quel droit les communautés internationales du Nord décident-elles de disposer des territoires nationaux ?» ou encore la vision d'un opposant au CBM : «L'agenda 21 est le dernier gadget idéologique pour coloniser le Sud, pour imposer ses propres modes de développement.»

3 JOURNÉES D'ÉTUDES EN 2004

L'Espace Mendès France organise cette saison cinq journées d'études sur les enjeux de développement durable, en collaboration avec l'Iriaf de l'Université de Poitiers, l'IUFM et le CNRS. Les deux premières ont eu lieu les 24 octobre et 2 décembre. Rendez-vous en 2004 sur les thèmes suivants : «Action, débats et controverses» le 13 janvier, «Société et citoyenneté» le 23 mars, «Perspectives pour l'avenir» le 1er juin.

Contact : Anne Bonnefoy, responsable du pôle d'histoire des sciences de l'EMF, tél. 05 46 50 33 08
anne.bonnefoy@pictascience.org

Actu63bis.pmd 33 08/01/04, 18:15

Patrick Blandin esquisse une nouvelle éthique : nos actions doivent prendre en considération la primauté de la sauvegarde du potentiel évolutif de la nature

Par **Patrick Blandin** Photo **Claude Pauquet**

Construire *la maison commune*

Nous sommes encore imprégnés du concept d'équilibre de la nature. Cette notion, aux origines religieuses et scientifiques, se traduisait chez un naturaliste comme Linné par le sentiment que chaque espèce créée joue son rôle dans l'harmonieuse «économie de la nature». Au début du XXe siècle, alors qu'un mouvement international se développait en faveur de la protection de la nature, l'écologie scientifique commençante vint appuyer l'idée que les milieux naturels sont en équilibre durable ou s'en rapprochent progressivement. On se préoccupait donc de préserver une *balance of nature* (comme disaient les anglophones) que les actions humaines perturberaient. Prévalait en même temps l'idée d'une nature vierge, régie par ses propres lois. Dans les années 1950, la notion d'écosystème fut associée à une approche cybernétique, renforcée par la thermodynamique. Il en découlait l'idée que la nature est formée de systèmes ouverts, maintenus en équilibre par un flux d'énergie qu'ils captent puis rejettent après utilisation et transformation. Dans les années 1960-1970, a été en outre forgée l'hypothèse que le maintien de ces équilibres dépendrait de la diversité des espèces composant les écosystèmes.
Toute cette batterie conceptuelle a nourri le substrat idéologique de la conservation de la nature.

A partir des années 1960, les inquiétudes sur le devenir de la planète se sont répandues avec l'émergence des mouvements écologistes. S'est alors posée la question de rendre compatibles «l'écologie» et «l'économie», question qui a conduit à celle de la valeur que nous accordons à la nature.
Peut-on parler d'une «valeur d'utilité» ? De fait, on sait par exemple que les zones humides jouent le rôle de filtres, que les forêts tropicales recèlent d'immenses ressources pharmacologiques, que le couvert végétal prévient l'érosion… Au-delà, nous pourrions considérer la «valeur d'épanouissement» de la nature : elle est source d'émotion, de contemplation, d'inspiration artistique, de spiritualité. Mais ces deux ordres de valeur découlent d'une vision anthropocentrée. Or les entités naturelles n'auraient-elles pas une valeur intrinsèque, du seul fait qu'elles vivent et que tout être tend à la perpétuation de son espèce ? Du fait aussi de leur contribution à l'évolution ? Par sa diversité, en effet, le vivant a la possibilité d'évoluer. Mais cette idée de valeur intrinsèque peut nourrir certaines formes d'intégrisme : au mieux en fondant une sacralisation de la nature, au pire en conduisant à prôner que l'homme pourrait disparaître sans regret, laissant toute la place à la nature.

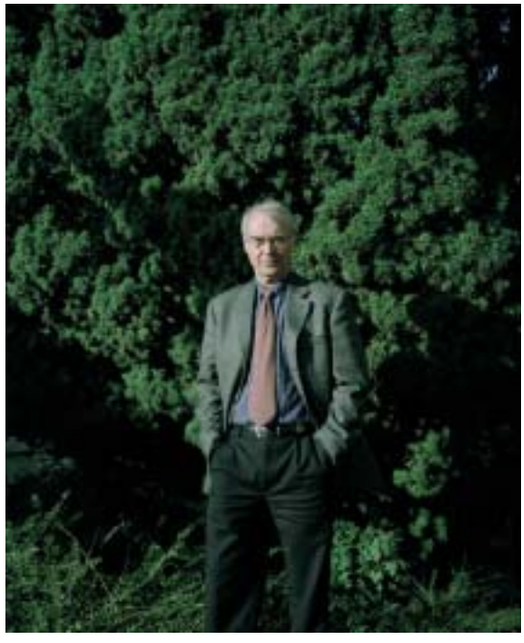
Aujourd'hui, les sciences de la nature tiennent ce nouveau discours : la planète est changeante, la vie change la planète et le vivant se conserve par le changement. Pourtant, la propriété fondamentale du vivant est de se reproduire à l'identique. Paradoxe : s'il n'y avait pas d'erreurs, sources de diversité, dans les processus de la reproduction, il n'y aurait pas de vivants. La vie est durable parce qu'elle est diverse. A priori, la conservation de la diversité est donc la condition essentielle d'une évolution durable. La diversité biologique, ou «biodiversité», mérite ainsi d'être valorisée pour une double raison, parce qu'elle est à la fois héritage et promesse d'évolution.

Nous pouvons dès lors esquisser une nouvelle éthique. Pour protéger la biodiversité, afin de garantir au

Actu63bis.pmd 34 08/01/04, 19:12

mieux les possibilités d'évolution, il faut construire un projet convivial avec l'ensemble de la nature, au sein de ce qui devient véritablement la maison commune des vivants. Il faut alors donner un sens bien plus large à la domestication : il ne s'agit plus de forcer la nature à se plier à des normes, culturelles donc transitoires, mais d'organiser la coexistence des humains et de la nature, vue non comme une prestataire de services mais comme compagne d'évolution. L'éthique s'appuierait alors sur le principe fondateur suivant : nos actions doivent prendre en considération la primauté de la sauvegarde du potentiel évolutif de la nature. Peut-être est-ce là un principe clé pour le développement durable.

A chaque instant, nous agissons sur la biodiversité, nous la modifions, sans pouvoir prédire les pertes en potentiel d'évolution que nous provoquerions. Nous agissons dans l'incertitude en prenant le risque de



Patrick Blandin est professeur au Muséum national d'histoire naturelle dans l'UMR CNRS/MNHN 5145 «Ecoanthropologie et Ethnobiologie» du Département Hommes, Natures, Sociétés.

l'échec. L'essentiel est donc d'agir en pleine conscience. Evoquer alors notre «responsabilité», dans l'absolu, pose une chape culpabilisante sur chacun de nous. Or nous sommes en dynamique : parlons plutôt de responsabilisation. Un nouveau regard sur la nature pourrait ainsi émerger : elle ne serait plus un trésor érodé, ni une déesse à qui on réserverait des espaces sacrés, mais une compagne d'aventure, choisie, désirée par les sociétés dans le cadre des projets qu'elles construisent. Mais alors, à tout moment, les humains, progressant en responsabilité, devront se rendre capables d'expliciter leurs choix, afin que ceux qui les suivent leur rendent justice. ■

La mesure du risque

L'Institut des risques industriels, assurantiels et financiers (Iriaf) s'est associé à l'Espace Mendès France pour organiser cinq journées d'études consacrées au développement durable. «Sensibilisés au développement durable mais conscients que le contenu était encore à construire, nous nous interrogions sur l'intégration du développement durable dans notre offre de formation. Quand nous avons vu que l'Espace Mendès France se penchait aussi sur le sujet…», explique Stéphane Mottet, directeur de l'Iriaf. De fait, courant 2003, les deux structures décident de réfléchir ensemble sur la définition et le contenu à donner au développement durable. «Prendre des décisions pour un développement durable implique nécessairement une gestion de l'incertitude et donc une évaluation des risques. Nous apportons notre expertise dans ce domaine.»
Créé en septembre 2001, l'Institut regroupe en deux départements à Niort les formations de l'Université de Poitiers traitant du thème des risques : la gestion des risques et les statistiques en assurance et santé. Le premier, conduisant à une MST et un DESS, compte 150 étudiants. «Nous bénéficions avec les mutuelles de Niort d'un terrain favorable à la coopération avec la matière grise locale. De fait, la moitié des cours sont assurés par des professionnels qui accueillent également les étudiants en stage et les recrutent.» Les jeunes diplômés trouvent essentiellement des débouchés dans le domaine des risques industriels, les grandes collectivités locales et les compagnies d'assurances ou mutuelles.
Le second département compte 75 étudiants. Avec la statistique, il s'agit pour eux d'évaluer les risques et de répondre à une préoccupation essentielle des assureurs : leur donner un prix. *A.-G. T.*

IFRÉE : ATELIERS DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Depuis 2002, l'Institut de formation et de recherche en éducation à l'environnement en Poitou-Charentes est la structure support du pôle national de ressources en éducation à l'environnement. Cette structure partenariale associant l'Education nationale, les services de l'Etat, l'Ademe, le Conseil régional Poitou-Charentes et les associations a pour objet de favoriser le développement de l'écocitoyenneté dans une perspective de développement durable. A la demande de l'Etat et de la Région, l'Ifrée est notamment chargé de mettre en place les «ateliers du développement durable» réunissant élus et agents du territoire. Dans notre prochaine édition, nous publierons un entretien avec son directeur, Jean-Pierre Trillet.

Actu63bis.pmd 35 08/01/04, 19:13

Décroissance soutenable

Selon Jacques Grinevald, «la décroissance n'est pas une croissance économique négative, c'est une autre logique»

Entretien **Anh-Gaëlle Truong** Photo **Jean-Luc Moulène**

Depuis sa rencontre, en 1974, avec l'économiste Nicholas Georgescu-Roegen, dont il a traduit les idées bioéconomiques dans le livre *La Décroissance : entropie-écologie-économie*, Jacques Grinevald explore le domaine de la critique écologique de l'économie politique.

L'Actualité. – Pourquoi parler de décroissance plutôt que de développement ?

Jacques Grinevald. – Parce que c'est un terme à contre-courant, un tantinet provocateur, au moment où tous les discours ne parlent que de relancer la croissance, sans jamais dire pour qui ou de quoi. En effet, la doctrine internationale du développement est trop liée aux théories économiques de la croissance. Le développement-croissance ne fait plus partie de la solution mais du problème. Il faut sortir de cette idéologie économique occidentale, qui ignore la diversité des cultures et le fonctionnement cyclique de la Biosphère. Des secteurs peuvent et doivent grandir, d'autres doivent diminuer, voire disparaître. Je suis pour la décroissance des industries de l'armement, du tabac et de la spéculation financière plus ou moins criminelle. Le chiffre du taux de croissance d'une économie nationale – a fortiori mondiale – n'a aucun sens pour les gens. Il est même trompeur socialement et écologiquement. Il ne suffit pas de compter, encore faut-il savoir ce que l'on compte, ce qui compte vraiment et sous quel point de vue. Schumpeter distinguait croissance et développement. La croissance, c'est produire plus. Le développement, c'est produire autrement. Nous pouvons donc nous développer dans le sens de la décroissance. En outre, la décroissance matérielle n'empêche pas la «joie de vie» (selon Georgescu-Roegen, inspiré par Bergson), qui est biologique, psychologique et spirituelle.

Jacques Grinevald est philosophe, historien des sciences, politologue, enseignant et chercheur à l'Institut universitaire d'études du développement de Genève. Il est invité à l'Espace Mendès France le 13 janvier 2004.

En quoi est-ce vital pour notre planète ?

Le problème se situe dans la croissance mondiale du «métabolisme industriel», c'est-à-dire la totalité des flux énergétiques et matériels entre l'économie humaine et l'environnement planétaire. Notre croissance, très inégale, se compose de plusieurs facteurs : technologique, énergétique, démographique, monétaire, culturel, etc. Le détail est complexe, mais avec le point de vue écologique global, on voit que la croissance rencontre des limites bio-géophysiques que nos analyses économiques oublient de prendre en compte. L'expansion illimitée n'est pas possible dans un monde fini, en l'occurrence la Biosphère actuelle. Le déséquilibre du cycle global du carbone à l'origine de la dérive anthropogénique de l'effet de serre est là pour nous rappeler que nous ne vivons pas sur la Terre, mais de/dans la Biosphère. Nous dépassons la capacité de charge humaine de la Biosphère et cela risque de rendre notre existence même de plus en plus difficile et dangereuse. Comme l'a dit le géochimiste Wallace Broecker en 1987 : «Nous jouons à la roulette russe avec le climat.» La nouvelle science du système Terre nous oblige à repenser nos activités techniques et économiques. Il faut inverser la vapeur, c'est le cas de le dire dans le domaine fondamental de l'énergie. La décroissance, aujourd'hui, s'impose si nous voulons éviter le pire, demain.

Pourquoi une décroissance soutenable ?

Parce que les riches vivent au-dessus de leurs moyens et les pauvres au-dessous de leurs besoins. Très bientôt, pour plusieurs raisons majeures, le changement climatique, mais aussi la baisse inéluctable de la production mondiale du pétrole, la décroissance sera une nécessité aussi grave qu'un état de guerre ou un état d'urgence. Les écologistes le disent depuis plus de trente ans. Or il faut penser aux conséquences éthiques et sociales d'un tel état d'exception. Il ne faut pas laisser passer les fascistes qui peuvent évidemment profiter de la peur de la récession, socialement insoutenable à cause des immenses injustices créées par des siècles de développement et de croissance. Au lieu de subir la décroissance, il faut

Actu63bis.pmd 36 08/01/04, 18:17

Jean-Luc Moulène, *Documents / Les Palmes du moderne, Sao Paulo, 18 mars 2002.*

l'anticiper, la promouvoir, la décider. C'est le retour à la simplicité, dont parlaient Gandhi et Bergson (*Les deux sources de la morale et de la religion*). C'est la frugalité joyeuse des épicuriens. C'est l'inversion des valeurs et des institutions dont parlait Ivan Illich, l'un des inspirateurs du mouvement de l'après-développement et de la décroissance soutenable. L'opulence industrielle est insoutenable à l'échelle de la Terre, écologiquement et socialement. La décroissance est donc la seule voie écologiquement soutenable, c'est aussi une nouvelle vertu politique, éthique et sociale. Presque tout reste à faire pour la mettre en œuvre. A chacun de commencer chez lui et autour de lui. La décroissance soutenable se différencie selon les cas et selon les niveaux, du local au global. La décroissance n'est pas une croissance économique négative, c'est une autre logique, une autre politique dans tous les domaines.

Comment la décroissance pourrait-elle se traduire dans notre quotidien ?

Tout le monde sait qu'on pollue moins en roulant tranquillement avec une petite voiture sans la climatisation qu'avec une grosse cylindrée. La décroissance implique de sérieuses limitations de vitesse et de puissance. C'est la politique des grandes puissances qui est ici en question. Mais sortir de la civilisation de la puissance ne peut se faire du jour au lendemain. L'histoire de la technique moderne en est une illustration flagrante : notre techno-science peut détruire la Biosphère actuelle, avec une guerre nucléaire notamment, mais elle serait bien incapable de contrôler son autorégulation géophysiologique. La décroissance soutenable implique un énorme travail collectif de redistribution de nos pouvoirs et donc de nouvelles relations entre les citoyens, le secteur privé et les administrations publiques. C'est aussi une transformation radicale des relations internationales et interculturelles. Un changement radical doit s'opérer dans nos têtes et nos cœurs.

Quelles sont les résistances à cette idée ?

Elles sont innombrables. Toutes nos institutions sont conditionnées par l'objectif économique de la croissance. Dans une société comme la nôtre, terriblement individualiste et anthropocentrique, personne ne prend en compte les limites à la croissance. Les résistances sont psychologiques, culturelles et politiques. Elles sont, je crois, aussi profondément religieuses comme disait Lynn White dans son article sur «Les racines historiques de notre crise écologique» (1967). J'ai beaucoup discuté de cette question avec Armand Petitjean (1913-2003), philosophe, pionnier en France de l'examen de conscience de l'Occident. Ce dernier s'impose depuis que les scientifiques ont découvert les dramatiques conséquences écologiques du développement depuis la révolution thermo-industrielle. Sans examen de conscience, il ne peut y avoir de retour à cette simplicité dont parlait Bergson dans l'entre-deux-guerres. ■

Actu63bis.pmd 37 08/01/04, 18:17

Le développement durable à l'université

Patrick Rousseau, directeur du département Gestion des risques à l'Iriaf.

«Distante des enjeux concrets de la population, l'université valorise un savoir spécialisé. Elle favorise la mesure partielle des phénomènes limités au détriment de l'intelligibilité globale des systèmes. Elle promeut le travail de laboratoire au détriment du travail de terrain. Elle sépare radicalement le pourquoi et le comment auxquels répondent respectivement sciences humaines et sciences naturelles.» Pour Patrick Rousseau, directeur du département Gestion des risques à l'Iriaf, l'organisation verticale de l'université ne favorise pas l'intégration d'une approche transversale, donc du développement durable. Pourtant, la discipline doit selon lui devenir incontournable, non pour former des spécialistes mais pour que les futurs professionnels sachent en reconnaître les enjeux dans l'entreprise et la société.

Claude Pauquet

Comment faire ? L'ajout de modules d'économie, d'environnement et de sociologie aux cours existants est la solution la plus simple *«mais elle ne permettra pas aux étudiants d'envisager les problèmes globalement»*. En revanche, l'approche horizontale, plus pertinente, consistant à insérer la notion de développement durable dans tous les cours est *«la plus difficile à mettre en place car elle bouscule les emplois du temps, les habitudes des enseignants et toute l'organisation des formations»*.

De fait, Patrick Rousseau propose *«pour vaccination»* d'introduire le développement durable dans les cours d'expression et de langue des 1er et 2nd cycles pour aborder en 3e cycle les études de cas. Tout en préconisant l'usage des techniques de l'information et de communication pour l'enseignement (Tice) *«particulièrement adaptées pour multiplier les approches»*.

L'intégration du développement durable dans la recherche paraît encore plus difficile. En effet, les enseignants chercheurs ne sont évalués que par leur activité de recherche et seulement dans leur discipline. *«De fait, s'engager dans une recherche pluridisciplinaire exclut le chercheur des critères d'évaluation.»* ***A.-G. T.***

Des pistes pour les entreprises

Audrey Dassens, étudiante à l'Iriaf, amorce cette année une thèse sur les enjeux du développement durable pour les entreprises. Plus précisément, elle étudie et développe des outils pour la mise en place d'un système de management intégré en entreprise, appliqué au développement durable. *«Je vais essayer dans un premier temps de voir si les outils créés dans d'autres domaines comme la QSE (qualité, sécurité, environnement) peuvent être adaptés au développement durable.»* En effet, les méthodes ainsi que les normes et les outils d'évaluation manquent dans ce domaine. *«Les choses devraient être plus claires en 2004 avec le lancement par l'Afnor du guide de développement durable dans les entreprises»*, précise Olivier Bererd de l'Association pour les pratiques de développement durable (APDD). Mais les entreprises disposent d'ores et déjà de pistes, chartes et autres principes sur lesquelles s'appuyer. Ainsi la charte pour le développement durable de la Chambre de commerce internationale, les neuf principes du Global Compact de l'ONU. En France en 2001, la loi sur les nouvelles régulations économiques impose aux entreprises du CAC 40 d'inclure des critères sociaux et environnementaux dans leur rapport annuel d'activités. En Europe, le Livre Vert de la Commission recommande aux entreprises de *«non seulement satisfaire aux obligations juridiques applicables, mais aussi aller au-delà et investir davantage dans le capital humain, l'environnement et les relations avec les parties prenantes»*. En mars 2000, le Conseil européen de Lisbonne inscrit la responsabilité sociale des entreprises au premier rang des priorités politiques.

En outre, les entreprises ont intérêt à adopter ces démarches. Pour des

Actu63bis.pmd 38 08/01/04, 18:18

Agendas 21 en Poitou-Charentes

Elaboré en 1992 au Sommet de la Terre de Rio de Janeiro, l'Agenda 21 ou Programme d'actions pour le XXIe siècle traduit les principes du développement durable en actions souhaitables. Ce qui représente 2 500 recommandations dans des domaines aussi variés que l'économie, la gestion des ressources naturelles, l'éducation, la participation des femmes, etc. L'Agenda 21 se décline localement dans les pays du Sud comme au Nord en agendas locaux.

Ce document, associant largement la population, précise, à l'échelle d'un territoire, les objectifs visés par la collectivité et les initiatives concrètes à mettre en œuvre pour un développement durable. Les collectivités disposent en outre d'un cadre législatif avec la loi d'orientation pour l'aménagement et le développement durable du territoire, dite loi Voynet, la loi sur la coopération intercommunale, la loi relative à la solidarité et le renouvellement urbain, la loi d'orientation agricole, la loi démocratie de proximité qui fournissent des outils contractuels, de planification, financiers, organisationnels favorisant le développement durable.

En France, en 2002, l'engagement des collectivités locales dans les démarches d'agendas territoriaux s'est très fortement développée. On compte actuellement quelque deux cents initiatives, dont une soixantaine sont des agendas 21, pour des politiques intégrées de développement durable. Des agendas départementaux et régionaux commencent également à se mettre en place. En Poitou-Charentes, le département des Deux-Sèvres, les communautés d'agglomération de Niort et Poitiers et le pays de Gâtine sont engagés dans des démarches d'agendas 21, *«seul guide nous permettant de réfléchir globalement alors que les actions, comme celles concernant la filière déchet, la réflexion sur les éolienne, le plan de développement urbain, le Scot… sont menées séparément»*, note Alain Mathieu, président de la communauté d'agglomération de Niort.

De son côté, le Conseil régional Poitou-Charentes s'engage de manière accrue dans ce domaine. En 2002, à Johannesburg, une forte délégation régionale menée par Elisabeth Morin a participé à l'élaboration de la Déclaration des gouvernements locaux au sommet mondial sur le développement durable. En 2003, ce fut la participation aux 2e et 3e rencontres du réseau des gouvernements régionaux pour le développement durable. Enfin, la Région a intégré le développement durable comme un axe prioritaire dans son débat d'orientation budgétaire et dans son budget primitif. ***A.-G. T.***

raisons d'image, parce que la durabilité est une bonne stratégie économique, parce que la démarche favorise la maîtrise des risques, parce que des indices de cotation en bourse intègrent cette notion et parce que les consommateurs, les commanditaires commencent à faire pression. *«Mais,* précise Olivier Bererd, *si les grandes entreprises comme les entreprises publiques, Danone, LVMH ou ST Microélectronics se sont engagés dans de telles démarches, les PME restent en dehors du débat. Par manque de moyens, d'outils et d'information…»* A.-G. T.

Jean-Luc Moulène, *Documents / Adidas / Coke, Paris, 18 octobre 2001.*

Actu63bis.pmd 39 08/01/04, 18:18

De Billazais à Sainte-Verge

Notes et rêveries en regardant les paysages thouarsais de Marc Deneyer

Par **François Bon**

Billazais, Brie, Brion-près-Thouet, Chavigny, Louzy, Maulais, Mauzé-Thouarsais, Missé, Mont, Noizé, Oiron, Saint-Cyr-la-Lande, Saint-Jacques-de-Thouars, Saint-Léger-de-Montbrun, Saint-Martin-de-Mâcon, Saint-Martin-de-Sanzay, Pas-de-Jeu, Puyraveau, Sainte-Radegonde, Sainte-Verge, Sault, Taizé, Taizon, Thouars, Tourtenay : les noms sont comme des paysages de mots. Ils ne disent rien par eux-mêmes, mais nous les portons en nous par avance. Ils ne nous renseignent pas sur le village, le hameau, la route, l'église, le garage, la ferme, la boulangerie ou le tabac, mais dans chacun de nos quatre départements de Poitou-Charentes ce sont les mêmes noms qui se répètent. On est d'ici parce que ce sont tels ou tels noms qui se reproduisent en nous, lorsque la voiture nous fait déboucher à ce carrefour, sur cet horizon de champs.

Ce qui provoque en nous ce sentiment d'être de quelque part n'est pas l'apanage des gens de l'image. Lorsque je reviens sur mon coin de côte de Vendée, c'est la lumière d'abord qui m'est familière, cette sur-lumino-

Actu63bis.pmd 40 08/01/04, 18:19

En plein été 2003, champ moissonné à Saint-Léger-de-Montbrun (ci-dessus) et le dolmen de Puyraveau (page de gauche).

sité de la côte. Et puis très vite l'odeur même, la présence du salin. A la villa Médicis, à Rome mais sur une éminence, le vent portait jusque-là, parfois, ce sentiment de mer proche qui se mêlait à l'odeur des pins, et c'était un bref instant de nostalgie ou d'appel. Cela m'est arrivé, avec la même force, plus récemment, alors que je menais un stage pour enseignants à l'IUFM de Fort-de-France : j'étais logé dans un petit studio à la mode de là-bas, des persiennes sans fenêtres, et c'est seulement ce courant d'air, imprégné de mer, sur le sol carrelé plus frais, qui l'a provoqué. Parce que les paysages qu'a photographiés Marc Deneyer sont des paysages vides, de signes rares, de forte présence du ciel, nous prend avec force ce même sentiment : être en prise soudain avec l'impalpable qui nous fait reconnaître un paysage, le savoir pour sien.

Quand je reviens en Poitou, lorsqu'un bref instant on traverse en voiture un bois ou une forêt : l'odeur est celle gardée de l'adolescence, des virées avec les copains, des côtes descendues sur nos «demi-courses» (pas de VTT à l'époque) avec cadre et tubulures décorés de «guidoline», ou bien ces lianes qu'on allumait pour faire semblant d'être grands à en aspirer la fumée âcre, ou ces mousses qui glissaient dans les doigts quand on descendait dans les grottes. Une odeur, même un simple instant, même en voiture, peut porter tout cela et vous l'offrir. Quand on marche le dimanche, qu'on débouche sur un coin de champ, avec le hérissement rugueux des mottes laissées par le tracteur et durcies par l'hiver, même votre pied peut faire resurgir un univers. Ici, un ciel arrêté sur l'arrangement géométrique des terres suffit à tout évincer pour ne garder que cette sensation d'origine.

On a trop confiance dans les signes. On s'habitue bien trop à ce que l'image soi-disant nous informe. On prend ses repères comme si le monde autour de nous était un dictionnaire. Nos populations des quatre départements sont trop mêlées pour se croire encore Celtes. Immigrations venues par le Sud (ah, 732 et tous nos Morel, Morin, Moreau qui se sont fixés au passage), immigrations venues par la côte (les Portugais qui achetaient avant de repartir du bois de barrique et du sel), le trafic d'entre Bretons et Basques qui s'implantait derrière chaque digue, et même les ba-

Actu63bis.pmd 41 08/01/04, 18:20

gnards qu'on envoyait les construire, depuis Louis XIV, voire les Juifs au Moyen Age : contrairement à tous ceux qui nous entourent, en Limousin, en Bretagne, en Gers ou Périgord, nos noms à nous témoignent de toutes ces routes depuis si longtemps croisées. Et pourtant, on a tous touché de la paume de la main (comme ce geste rituel qui leur faisait, dès l'époque de la grotte Chauvet, apposer sa marque sur les parois souterraines) ces pierres d'un autre âge. A Civray, le dolmen de Saint-Saviol, les goulots du Chaffaud, nous les connaissions par cœur. En Vendée, un soir au coucher du soleil, au dolmen de la Frébouchère, pour la seule fois de ma vie j'ai vu le rayon vert. On connaît ces civilisations parce qu'on les met dans des musées. Au musée Sainte-Croix de Poitiers il y a la petite hache-pendeloque (objet rituel transformé en bijou, porté sur un collier) taillée dans une roche métamorphique (jadéique, serpentinite ?) venue de loin, et c'est le même profil de hache qu'on retrouve taillé à même le granit de tel menhir d'Ecosse ou dans le fond des grottes du Caucase ou de l'Atlas.

Au printemps, la plaine de Brie où l'on cultive le melon à grande échelle.

Les photographies de Marc Deneyer sur les paysages du Thouarsais ont été exposées à la chapelle Jeanne d'Arc, à Thouars, du 8 novembre au 14 décembre 2003, avec un environnement sonore de Goldstein, musicien anglais installé à Airvault (oscar34@wanadoo.fr).
A l'initiative du Service arts plastiques de la ville de Thouars, cette exposition circulera cette année dans les communes du Pays Thouarsais.

Au printemps 2004, le CRDP de Poitiers devrait exposer d'autres paysages de Marc Deneyer réalisés en Poitou-Charentes.

François Bon a publié en 2002 *Rolling Stones, une biographie* (Fayard). Une édition révisée et corrigée, avec postface inédite, paraîtra au Livre de Poche en mars 2004.
Voir son dossier Rolling Stones sur remue.net, le site qu'il anime.

Celle-ci, la hache-pendeloque du musée Sainte-Croix, date de 3 000 ans avant notre ère, du sortir de la dernière glaciation. Avec elle, on a exhumé au dolmen de Puyraveau des poignards, et les restes de flèches à pointes de silex. Les rites, la guerre. Est-ce que Marc Deneyer pensait à la hache-pendeloque le jour où il est venu photographier le dolmen de Puyraveau dans son bout de champ sauvage ? Tout est loin. Les hommes sont loin. Le temps présent est loin. Les pierres ont cette force sauvage héritée du temps. Elles sont immensément belles parce que tout ici se tient à l'écart. Et lui-même les respecte, cadrant de façon à ce que la terre travaillée (sillons labourés à gauche, et ces tournesols qui s'inclinent à droite), la terre mise à rançon pour nous servir, s'arrête autour des vieilles pierres, nous dise seulement que des hommes, ici, priaient ou s'assemblaient, dont les routes aussi croisaient ce pays.

Réflexions de Marc Deneyer lui-même : «J'ai écarté certaines photographies où le ciel me paraissait trop spectaculaire, trop romantique […] Même dans un paysage désolé, il y a toujours quelque chose qui se passe. Mais plus les paysages sont désolés, comme ces grandes plaines du Thouarsais, moins on s'y intéresse – jusqu'à ne plus les regarder. Elles parlent cependant tellement bien de nous-mêmes.» Justement alors pour cela : même pas l'impression de jardin protégé qu'on a à ces recoins de Touraine, même pas cette aridité et ces escarpements aux premières bornes limousines, et même la mer sur nos côtes acceptant la mise en travail. Nous sommes d'un pays sans définition, et c'est sans doute ce qui nous permet le voyage, le départ. Même l'histoire, ici, les ruines, on les garde dans nos villes au présent, on les mêle à notre fréquentation quotidienne. Une terre qui accueille et laisse partir. Une terre qui accepte le soc, le vieux chemin et la maison. Trois bouts de fil de fer et un coin de potager, vous savez, ces potagers en hiver, avec des choux montés trop hauts, deux artichauts et une treille… Une terre qui accepte la main. Et plus Marc Deneyer nous montre l'immense (je me souviens d'autres photographies de Deneyer, avec des maisons, des châteaux d'eau, quand le Thouarsais est si effectivement nu), moins nous sommes effrayés : ce ciel est nôtre, et on ne se perdrait jamais, le soir, comme le Grand Meaulnes a pu se perdre sur le chemin de Vierzon… Le crépuscule, pour nous autres, n'était pas romantique : il l'est sur les montagnes et sur la mer. Ici, c'est la terre qui s'illumine de pourpre.

La maison aux volets bleus d'entre Coulon et Arçais, dans le marais poitevin, ce n'est pas pour moi une carte postale, mais le souvenir précis, et attentivement gardé selon l'image même des années 50, de ce qui représentait le territoire familial. La maison des grands-parents maternels était là, près du vieux

Actu63bis.pmd 42 08/01/04, 18:20

La plaine de Noizé «s'illumine de pourpre». On distingue le château d'Oiron au fond à gauche.

pont à dos d'âne, avec la vieille conche qui s'écoulait paresseusement dans la Sèvre. On avait le trémail pour la pêche, et avec l'autre barque, l'un pigouillant avec lenteur, l'autre les mains effleurant les épaisses lentilles d'eau, on capturait les grenouilles aux yeux d'or. Nous ne participions pas à l'épreuve aujourd'hui considérée barbare (comme on avait un vieux billot pour égorger les poules, un clou sur la porte du fenil pour dépiauter le lapin du dimanche), qui voyait ma grand-mère, et personne de plus de gentillesse qu'elle, séparer les cuisses, et rejeter tout le reste «au fumier». J'ai souvenir encore, fin des années 80 où j'étais revenu y vivre, de ces martins-pêcheurs d'un bleu éblouissant dans l'herbe grise de l'hiver, de randonnées solitaires en kayak dans les labyrinthes d'eau verte. Alors comment expliquer que celle liaison au paysage (véritablement) maternel, comme on dit aussi de la langue, fait de signes aussi luxurieusement riches et précis que le marais poitevin, soit aussi ce qui s'est mis à revivre pour moi, cet été, quand j'ai découvert les paysages de Marc Deneyer, alors exposés à Melle pour «L'art d'être au monde» ? Je pense à cette phrase du photographe Raymond Depardon dans son livre *Errance* : «Si je me sens bien dans le désert, c'est que je n'y ai jamais peur.» Comme à Civray, sur la place Leclerc que tout le monde appelait place d'Armes, j'avais ce refuge d'une minuscule pièce ronde au toit conique en haut de la vieille tour médiévale qui nous servait d'escalier, directement du garage à notre cuisine, ce que l'enfance retient des signes c'est ceux qui éliminent toute peur, parce que

A Saint-Léger-de-Montbrun, la terre ratissée comme un jardin japonais, à la fin de l'été 2003.

Actu63bis.pmd 43 08/01/04, 18:21

Fin d'été caniculaire à Chavigny : «un arbre déplumé dans le vent».

relevant d'un déjà là. Relevant de quelque chose mystérieux mais immensément concret : ce bord de route, cette amorce de labour, un arbre déplumé dans le vent, la silhouette au loin de quelques toits. Le Thouarsais, en notre pays même, offre l'agrandissement libre du désert aux signes de l'enfance.

Réflexions de Marc Deneyer sur sa découverte des jardins zen japonais, probablement le Ryoan-Ji à Kyoto. On s'attend à de l'immense, du spectaculaire, et nous voilà assis sur des marches de bois (mais elles ont cinq cents ans d'âge), devant un rectangle de «gravier blanc soigneusement ratissé», à peine plus grand qu'un potager de chez nous, devant un mur bas, de vieille pierre ocre, avec au-delà des arbres. «Ce paysage peu démonstratif laisse à chacun la possibilité de s'y rencontrer, pourvu qu'il y soit disposé», dit Deneyer : «choc profond, un miroir qui nous renvoie invariablement à ce que nous sommes». Deneyer a photographié des fleurs, l'Italie, le Groenland, Herculanum ou l'Ecosse. En accompagnement des photographies de Marc Deneyer, une amie m'envoie ce poème de la japonaise Ono no Komachi (IXe siècle…) : *Il y a les lettres attachées à une fleur / Il y a les lettres de la belle-de-jour au soir* […] *Il y a les lettres où l'eau filtre entre les rochers / Il y a les lettres de canards mandarins, où l'on déplore les rumeurs fluctuantes* [...] *Il y a les lettres qui excèdent la vue – mailles des filets que l'on tire dans la baie d'Akogi / Il y a les lettres du rocher recouvert par les algues / Il y a les lettres du cyprès – éprouvât-on de la pitié / Il y a les lettres où est écrit : logis où croît l'armoise* […] *Il y a les lettres des nouvelles apportées par le vent / Il y a les lettres de la passerelle faite d'un tronc, sur le torrent d'un ravin…* Pour dire ce qui nous rassemble dans une identité, et non pas que l'on cherche à inventer faussement cette identité, depuis nos routes croisées, ces routes séparées qui ici font notre richesse, mais pour ce sentiment que nous partageons tous de reconnaître tel ciel comme ciel d'enfance et d'appartenance, Marc Deneyer a su trouver dans notre sol même, en notre pays même, le beau dépouillement nu du Thouarsais, ce qui nous retient fascinés si longtemps, sur les marches de bois du Ryoan-Ji, l'abstrait qui devient miroir de soi-même. Paysages qui sont comme cette lettre. Pourvu d'y être disposé. ■

Actu63bis.pmd 44 08/01/04, 18:22

Trésors du Guangxi

A travers une centaine de pièces datant du néolithique au XXe siècle, l'exposition «Archéologie chinoise» décline l'histoire d'une province du sud de la Chine, le Guangxi. Retrouvés pour la plupart dans les sépultures de hauts dignitaires, les objets reflètent les influences auxquelles la province a été soumise : celle, raffinée, des cours princières des Zhou et des Han, celles, singulières, du royaume de Dian et celle, exotique, du territoire vietnamien.

Ferme en terre cuite datée de la dynastie des Han orientaux (25-220 de notre ère). Coll. de la région autonome du Guangxi.

Christian Vignaud – Musées de Poitiers

Une occasion unique de confronter les regards occidentaux aux formes savantes de l'art chinois. La maîtrise technique des artistes se déploie très tôt, comme sur le vase *you* en bronze de la période Shang (1600-1027 av. J.-C.) à décor de masque zoomorphe et à anses à têtes de bovidés. Le vase *zun* de la période des Printemps et des Automnes (770-476), destiné à réchauffer l'alcool, arbore une silhouette encore plus étonnante : bouche ouverte, œil globuleux et oreille dressée. Epées et poignards finement incisés reflètent la période tumultueuse des Royaumes combattants, issue de la disparition des premières dynasties et suivie d'une reconquête. Avec la dynastie des Quin, les armes cèdent la place aux objets utilitaires. Catherine Buret, conservateur du patrimoine aux Musées de la ville de Poitiers, met l'accent sur d'originales petites maquettes de fermes en argile. «Leur présence dans les sépultures montre que l'entourage du défunt cherche à ancrer par la présence d'objets du quotidien et de la vie, l'âme négative sous terre.»
A cette collection ont été ajoutées des pièces issues des musées de Poitou-Charentes, témoins des échanges commerciaux initiés dès le XVIIIe siècle entre les ports de la région et la Chine. Le musée

Christian Vignaud – Musées de Poitiers

Bouteille en porcelaine bleue et blanche de la dynastie Ming, datée de 1630. Coll. Rupert de Chièvres des Musées de Poitiers.

Guimet a également prêté une vingtaine de pièces. Cette exposition est le fruit d'un important partenariat culturel, économique et universitaire entre la province autonome du Guangxi et Poitou-Charentes.

Anh-Gaëlle Truong

Exposition itinérante, jusqu'au 1er février au musée de Cognac, du 13 février au 14 mars à Loudun, du 27 mars au 22 mai à La Rochelle, du 15 juin au 15 août à Saint-Jean-d'Angély, du 1er septembre au 15 novembre à Niort.

Parures du Myanmar

Quand il ne fouille pas le sous-sol du Poitou-Charentes, le préhistorien Jean-Pierre Pautreau mène des campagnes archéologiques en Asie du Sud-Est.

Collier en cornaline.

Il a commencé en Thaïlande en 1996, travaux qui ont donné lieu à un livre : *Ban Wang Hai. Un cimetière de l'âge du fer en Thaïlande du Nord* (Silkworm books). Depuis 2001, il dirige la mission archéologique française au Myanmar (Birmanie) qui travaille avec le département d'archéologie de Mandalay.
En 2002 et 2003, c'est une équipe poitevine, composée de Patricia Mornais, Anne-Sophie Coupey et Florence Pellé, qui a fouillé un cimetière des âges du bronze et du fer, à Ywa Htin, village situé au sud de la capitale. L'équipe a relaté ces campagnes dans *Archéologia* (n° 404, oct. 2003).
Parmi le matériel mis au jour, il y avait environ 200 perles en pierre de couleur et des dizaines de perles en verre. L'étude de ces parures est en cours, néanmoins les archéologues notent que les perles en cornalines, très utilisées à l'âge du fer, proviendraient de l'Inde. Elles sont très recherchées par les villageois qui ont découvert le site lors de travaux agricoles, entre 1997 et 1999, et de la construction de l'école, en 2000. En effet, les perles issues d'un pillage partiel sont portées par des femmes ou ont été vendues aux collectionneurs.
Les perles en verre, souvent de couleur bleue ou vert-bleu, également datées de l'âge du fer, auraient été importées du sud de la Chine ou de la péninsule indochinoise.
Selon Jean-Pierre Pautreau, ces fouilles permettent de mieux cerner l'évolution des premières civilisations agricoles et métallurgiques de Myanmar. La protohistoire de cette région étant mal connue, il souhaiterait mener des investigations dans les pays voisins afin de mettre en évidence et de préciser les influences réciproques de l'Inde et du sud de la Chine. ***J.-L. T.***

Actu63bis.pmd 45 08/01/04, 19:13

En 2003, les archéologues ont mis au jour des pages inédites de notre histoire

Par **Anh-Gaëlle Truong**

Archives du sol
une année de découvertes

Alors que l'archéologie préventive a été largement perturbée en 2003 par de nouvelles dispositions législatives et les grèves qu'elles ont suscitées, une trentaine de fouilles programmées ont eu lieu en Poitou-Charentes. Nombre d'entre elles sont des chantiers pluriannuels, souvent des sites renommés comme Barzan, Chassenon, Agris, Prissé-la-Charrière, Rom, les mines d'argent de Melle ou le Roc-aux-sorciers d'Angles-sur-l'Anglin. D'autres sites sont inédits comme la villa gallo-romaine de Jonzac.

Vue aérienne de la villa gallo-romaine de Jonzac : les thermes et le bâtiment sud.

VILLA GALLO-ROMAINE

Les prospections menées en 1999 en amont de l'aménagement de la Zac Val de Seugne de Jonzac ont révélé les fondations d'une vaste villa gallo-romaine. En 2003, la partie résidentielle a fait l'objet de recherches approfondies dirigées par Karine Robin. Le plan est typiquement aquitain : une bâtisse d'une centaine de mètres de long sur vingt de large avec une vingtaine de pièces s'articulant autour d'une pièce centrale en abside, «*probablement le triclinium*». *«Ces villas sont assez communes en Aquitaine et plusieurs sont attestées par photos aériennes en Poitou-Charentes. Celle-ci sera la première à faire l'objet d'une fouille dans notre région»,* précise l'archéologue.

Au nord, les grandes pièces semblent destinées à la réception tandis qu'au sud, les pièces devaient être réservées aux communs. La villa disposait d'un ensemble thermal complexe de 150 m^2. A l'ouest, le terrain en pente douce jusqu'à la Seugne était probablement aménagé en jardin d'agrément tandis que les bâtiments agricoles occupaient la partie est du terrain. Karine Robin met l'accent sur la présence, dans le mur de façade, d'un bloc portant une inscription et peut-être prélevé sur une ancienne construction funéraire. En outre, l'écroulement d'un mur met à la disposition des archéologues 7 mètres d'élévation permettant de conclure à l'existence d'un étage. En 2004, les archéologues achèveront les fouilles de la partie résidentielle et réaliseront une prospection archéo-magnétique pour définir les limites construites de l'exploitation.

UNE STATUETTE À ROM

A Rom, antique Rauranum, cité secondaire gallo-romaine fouillée depuis 1994, la saison a été marquée, entre autres, par la mise au jour d'une statuette en pierre, d'une cinquantaine de centimètres de haut, *«la*

Actu63bis.pmd 46 08/01/04, 18:23

Ci-contre : la statuette découverte à Rom représente une déesse d'abondance assise, tenant une corne et un panier de fruits posé sur les genoux.

première découverte sur le site», précise Nadine Dieudonné-Glad. La statuette était probablement placée dans une niche, exposée au regard des passants. *«Peut-être était-ce même le symbole du quartier.»* En effet, après avoir fouillé le quartier de la Grande Ouche, les archéologues se penchent depuis deux ans sur un nouvel îlot d'habitations et d'artisanat situé à l'intersection de deux voies romaines, dont probablement l'antique voie impériale Poitiers-Saintes.

ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE

Entre Niort et Parthenay, la tannerie de Champdeniers a été construite entre le XVe et le XVIIIe siècle. Ce grand bâtiment de deux pièces fait partie d'un ensemble de 8 tanneries implantées le long d'un minuscule cours d'eau. *«L'intérêt du site réside en grande part dans son utilisation sur plusieurs siècles»*, note Laurent Prysmicki, archéologue dirigeant les fouilles. Important centre d'élevage à la fin du Moyen Age, Champdeniers est un pôle économique actif, renommé pour ses foires aux bestiaux jusqu'au milieu du XXe siècle. Depuis 2001, les archéologues ont mis au jour les structures liées à cet artisanat : fosses, cuves, bassins, aménagements hydrauliques… C'est le seul chantier de la région qui, tout en conservant ses contraintes scientifiques, est ouvert aux jeunes. Chaque année, une dizaine d'adolescents du centre socioculturel local s'initient aux pratiques de l'archéologie.

LE TAILLIS DES COTEAUX

Depuis quatre ans, Jérôme Primault dirige les fouilles dans une grotte inédite de la Vienne. *«Le Taillis des Coteaux à Antigny,* dit-il*, est de fait extrêmement bien préservé et documente des périodes mal renseignées (de - 14 500 à - 27 000 ans) dans la région.»* Le site est contemporain des grottes de la Marche et du Roc-aux-sorciers. En 2003, les archéologues ont travaillé sur 30 m² à l'intérieur de l'abri. D'ores et déjà, il a fourni des traces de gravures sur plaquettes, des objets en os décorés de motifs géométriques, des gravures très discrètes sur une paroi, des traces de peinture, des outils en os, des pointes de lance, des déchets alimentaires et une énorme quantité de silex. La grotte est riche en restes humains de tous âges, des deux sexes. *«Mais aucun n'est retrouvé en sépulture*, précise l'archéologue. *En effet, le sol a été entièrement retourné par des blaireaux. Seul un fragment est daté de 17 500 ans.»* Autre découverte : un silex fiché dans un crâne. A-t-il causé la mort ? S'y est-il fiché post-mortem ? Les résultats des analyses paléontologiques le diront. Ces découvertes promettent de placer le Taillis des Coteaux au premier rang des sites d'intérêt en Poitou-Charentes pour l'étude de Cro-Magnon.

THERMES DE BARZAN

De 1999 à 2001, Alain Bouet a dirigé les fouilles du vaste établissement thermal de Barzan, port antique de Saintes. Une publication scientifique exhaustive a paru en 2003 (*Thermae gallicae*, Ausonius, CNRS UMR 5607, fédération Aquitania). L'ouvrage mériterait une déclinaison accessible au grand public car Barzan est de première importance pour l'histoire de la région et du Sud-Ouest. *«Une borne interactive sera installée sur le site pour une visite virtuelle des thermes tandis qu'une maquette de l'établissement, au 1/10e est en cours de construction. Elle sera placée au centre des thermes»*, précise Jean-François Baratin, conservateur régional de l'archéologie. ■

Laurent Prysmicki

Fosses et bassin de la tannerie de Champdeniers, dans les Deux-Sèvres.

Jérôme Primault

Vue générale de la fouille de la grotte du Taillis des Coteaux, à Antigny dans la Vienne.

Actu63bis.pmd 47 08/01/04, 18:30

L'omniprésence de la chimie

La chimie est partout. Elle est présente au quotidien dans tout ce que l'on voit et touche. Des polymères qui composent les sièges et tableaux de bord des voitures aux matières synthétiques intelligentes que sont les métaux et les alliages, de la composition des bonbons à la vitamine C, la chimie concourt à notre confort. L'Espace Mendès France a choisi de montrer la puissance créatrice de cette science fondamentale du 27 janvier au 31 mai 2004.

Sébastien Laval

L'exposition «La chimie naturellement», réalisée par l'Espace des sciences de Rennes, constitue le noyau dur de la manifestation. Composée de panneaux explicatifs et de modules interactifs, elle vise également à rappeler les bases sur lesquelles repose cette science.

L'évolution de la chimie repose également sur le fruit de la recherche de grands hommes tel que Lavoisier, à l'origine de la découverte de la composition de l'eau. Mais le laboratoire n'est pas le seul endroit où s'exerce la chimie. A l'intérieur du corps humain, à la surface de la terre avec la formation des minéraux, dans l'espace avec les réactions des molécules, et plus dangereusement avec l'uranium, la chimie se décline naturellement de différentes façons, de la biochimie à la radioactivité, comme le montre cette exposition. La reconstitution d'expériences chimiques dans un espace «animation», la projection d'une molécule en trois dimensions, des films, des conférences permettent également de comprendre et de vivre en direct le mystère de la chimie.

Isabelle Hingand

LES CONFÉRENCES

C'est chimique : donc c'est naturel et ça peut servir ! **conférence d'Armand Lattes, professeur émérite à l'Université Paul-Sabatier Toulouse III, président de la Société française de chimie, le 27 janvier à 20h30.**

Hydrogène : Carburant d'avenir ? **conférence de Daniel Duprez, directeur de recherche au CNRS, laboratoire de catalyse en chimie organique de l'Université de Poitiers, le 12 février à 20h30.**

Lavoisier, fondateur de la chimie moderne ? **conférence de Bernadette Bensaude-Vincent, professeur d'histoire et de philosophie des sciences à l'Université de Paris X-Nanterre, le 11 mars à 20h30.**

Les métiers de la chimie**, rencontre de l'Espace des métiers, le 24 mars à 20h30.**

Histoire des sciences et des techniques

Le pôle d'histoire des sciences et des techniques et de philosophie des sciences de l'Espace Mendès France organise des séminaires en partenariat avec l'Université de Poitiers. Ces conférences sont ouvertes à tous.

Contact : anne.bonnefoy@pictascience.org

SCIENCES ET TECHNIQUES AU MOYEN AGE

Etre maçon au Moyen Age : un exemple provençal, le 15 janvier à 18h30, par Philippe Bernardi.

L'astrologie dans l'Occident médiéval, le 22 janvier à 18h30, par Jean-Patrice Boudet.

Pour une histoire culinaire du Moyen Age, le 12 février à 18h30, par Bruno Laurioux.

Langue vernaculaire et vocabulaire scientifique au Moyen Age, le 9 mars à 18h30, par Claude Thomasset.

ECOLES DOCTORALES

Philosophie et psychologie au XIXe siècle en France, le 20 janvier à 18h30, par Jacqueline Carroy.

L'intervention des sondages d'opinion, le 10 février à 18h30, par Loïc Blondiaux.

AMPHIS DU SAVOIR

Faut-il interdire l'expression «races humaines» ? (Unesco 1950-1951), le 21 janvier à 11h15 (Amphi J), par Jean Gayon.

Naissance et organisation de la mécanique (XVIIe- XVIIIe siècles), le 18 février à 14h15 (Amphi J), par Michel Blay.

Pourquoi la nuit est-elle noire ? le 17 mars à 14h15 (Amphi J), par Pascal Baron.

L'invention du plus léger que l'air et l'utopie du vol dirigé, le 17 février à 18h30, par Marie Thébaud-Sorger.

Marins et astronomes, la quête des longitudes en mer (XVIIIe- XIXe siècles) : une aventure scientifique, le 17 mars à 18h30, par Guy Boistel.

FESTIVAL DE THÉÂTRE CNRS À OLÉRON

Des troupes de théâtre issues des laboratoires CNRS se produiront au festival organisé par le CAES du CNRS dans son village vacances de la Vieille Perrotine à Oléron, à Saint-Trojan et au Château-d'Oléron. Les enfants de l'île sont invités à participer au festival, notamment à l'atelier théâtre-écriture. caes.cnrs.fr

Actu63bis.pmd 48 08/01/04, 20:56

Le végétal dans toute sa diversité

Aborder les sciences du végétal dans leur diversité est l'objectif de l'exposition «L'aventure végétale», réalisée en partenariat avec le Centre de valorisation des collections de l'Université de Poitiers, qui se tiendra à l'Espace Mendès France du 2 mars au 3 octobre 2004. Les végétaux sont à la base de la chaîne alimentaire et des écosystèmes, et par là même l'essence de la biodiversité. Biodiversité dont les haies de nos campagnes, avec leurs composantes végétales et les animaux qui y élisent demeure, sont un exemple représentatif. A travers la reconstitution de cet élément, le public pourra ainsi appréhender leur importance et les conséquences de leur disparition. La culture d'un plant de vigne in vitro illustrera le développement récent des biotechnologies végétales. Un moyen de comprendre également comment s'effectue la récupération de l'ADN et d'aborder le sujet délicat des OGM. Ces nouvelles technologies sont l'aboutissement d'un travail de recherche commencé depuis longtemps. Un coup de projecteur sur des botanistes voyageurs tels que Alexandre von Humboldt, à l'origine au XIXe siècle de la reconnaissance de près de mille espèces végétales, Charles Plumier, au XVIIe, sans qui le bégonia n'existerait peut-être pas, mettra en lumière ces découvertes d'hier, très utiles aujourd'hui. C'est en effet ce travail de détermination des espèces végétales qui a permis de découvrir les vertus thérapeutiques de certaines plantes. Grâce au laboratoire de synthèse et réactivité des substances naturelles de l'Université de Poitiers, il sera possible de montrer, dans un laboratoire reconstitué, comment est réalisée l'extraction du principe actif de la plante, avec l'exemple de la pervenche de Madagascar. La reproduction et l'utilisation de ce principe permettant ensuite de créer des traitements pour des maladies cancéreuses.
Parallèlement à cette manifestation, une exposition sur les plantes médiévales ouvrira ses portes le même jour à Nouaillé-Maupertuis.

Isabelle Hingand

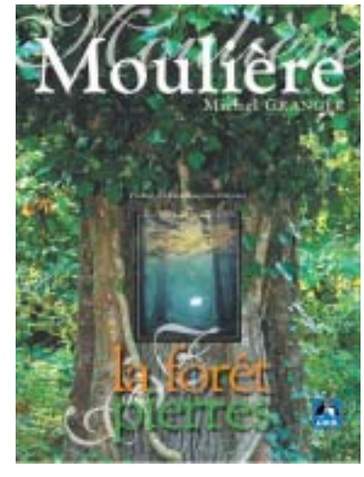
Fabien Zunino

CONFÉRENCES

***La pervenche de Madagascar : de la plante aux médicaments anticancéreux*, table ronde avec Marie-Paule Jouannetaud, Christian Berrier, professeurs, laboratoire de synthèse et réactivité des substances naturelles CNRS/ Université de Poitiers, et Fabien Zunino, directeur de @rtMolécule, le 30 mars à 20h30.**

LA FORÊT DE MOULIÈRE

L'un des plus importants massifs forestiers du Poitou-Charentes s'étend au nord-est de Poitiers sur environ 6 500 ha, c'est la forêt de Moulière, «site d'intérêt majeur aux plans régional, français et européen». «Le temps est venu, ses richesses étant avérées et reconnues, voire labellisées, de les faire découvrir et partager à tous les Poitevins pour qu'ils connaissent et protègent *mieux* leur forêt», affirme Michel Granger, président de la Ligue pour la protection des oiseaux de la Vienne. Après trois ans de travail et de multiples collaborations, il a atteint son objectif en publiant *Moulière, la forêt des pierres*, ouvrage exceptionnel tant par la qualité du contenu qu'il transmet que par la superbe iconographie. Tous les aspects de la forêt sont traités, de l'histoire humaine aux richesses faunistiques et floristiques, en passant par la géologie, les paysages, l'archéologie, les légendes, la littérature… Un exemple à suivre pour d'autres massifs. Précisons que tous les droits du livre sont reversés à la protection des oiseaux et de la nature. Ed. LPO Vienne, 240 p., 38 € (45 € après le 31 janvier).



La boussole et l'orchidée

Il y a près de deux cents ans, le savant allemand Alexandre von Humboldt et le botaniste rochelais Aimé Bonpland exploraient l'Amérique espagnole, y étudiant les terrains, les faunes et les flores. A l'occasion du bicentenaire de cette aventure, le Conservatoire national des arts et métiers, en collaboration avec le Muséum national d'histoire naturelle et le Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle, présente au Musée des arts et métiers, à Paris l'exposition «La boussole et l'orchidée : une aventure savante en Amérique espagnole». Exposition qui sera ensuite présentée à La Rochelle.
Chaque étape de l'expédition est retracée avec minutie, dans un décor évoquant les paysages exotiques traversés par les deux hommes. Des instruments de mesure et d'observation utilisés par Humboldt, des spécimens botaniques et zoologiques parfois rapportés à fond de cale par Bonpland, des cartes, des peintures sur le contexte historique (1799-1804), tous les éléments de l'aventure sont réunis. Par leur approche géographique du vivant, démarche avant-gardiste pour l'époque, les deux hommes posaient les bases de ce que l'on appellera plus tard, en 1866, l'écologie.

Aline Chambras

Exposition à Paris jusqu'au 31 mai, à La Rochelle, fin 2004-début 2005.

Actu63bis.pmd 49 08/01/04, 18:31

Les peurs de la mer

Détail du retable de Saint-Martin (Musée national d'art de Catalogne).

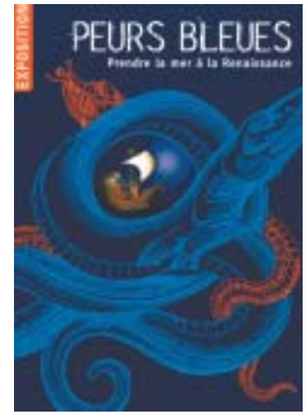
Cosmographie de Münster (1550), coll. Nelson Cazeils.

Homme, toujours tu chériras la mer… et toujours la redouteras. Encore aujourd'hui, même si l'on a progressé considérablement dans la connaissance de l'espace maritime, si l'on dispose de bateaux sûrs, bien équipés, et d'instruments modernes de navigation, le danger subsiste – nul marin n'est à l'abri des colères de la mer – et la crainte demeure. Mais peut-on imaginer comment la mer était perçue par les hommes il y a cinq cents ans, à une époque où les océans étaient encore largement inexplorés, où la navigation représentait une aventure à haut risque, une plongée dans l'inconnu ? Dans quel état d'esprit les marins embarquaient-ils sur les navires, comment supportaient-ils l'éloignement, la promiscuité, les dangers de la traversée ? Cet aspect particulier de l'histoire des mentalités constitue le sujet de l'exposition «Peurs bleues – Prendre la mer à la Renaissance» présentée jusqu'au 2 mai à la Corderie royale de Rochefort.

L'exposition offre une plongée dans l'univers mental des hommes de la Renaissance. Des objets, des documents, des images d'époque, un spectacle audiovisuel évoquent les peurs de l'homme face au voyage en mer : peurs imaginaires peuplées de mythes, de monstres menaçants et d'ennemis redoutables ; peurs réelles vécues en mer – l'isolement, la soif, la faim, la maladie, le danger – ; rites de conjuration, de remerciement, de souvenir.

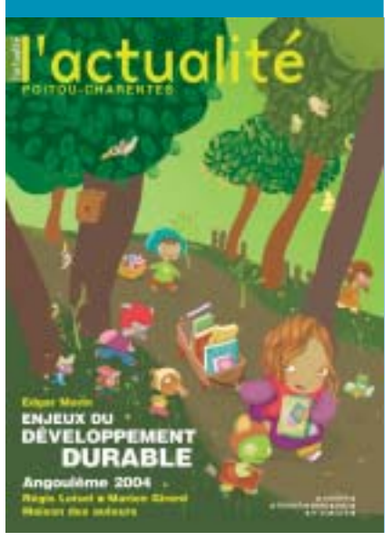
«C'est la première fois que nous traitons d'un sujet se rapportant à l'histoire des mentalités, explique Michaël Liborio du Centre international de la mer, commissaire de l'exposition. Pour cela, nous avons fait appel aux conseils et à la collaboration de deux chercheurs en histoire de l'Université de La Rochelle, Mathias Tranchant, spécialiste du haut Moyen-Age, et Michaël Augeron, de la Renaissance – et d'une spécialiste de l'Antiquité, Annick Fenet. L'exposition n'est pas, à proprement parler, muséographique. Dans le choix des objets et des images, emblématiques des représentations de l'époque, comme dans la scénographie, aux ambiances très contrastées, nous avons opté pour une évocation sensible et large du paysage mental de l'homme du XVIe siècle, centrée sur sa vision, en teintes sombres, du monde mystérieux de la mer.»

Mireille Tabare



Exposition jusqu'au 2 mai, au Centre international de la mer, Rochefort. Tél. 05 46 87 01 90

bulletin d'abonnement



Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

Les peurs de la mer

Détail du retable de Saint-Martin (Musée national d'art de Catalogne).

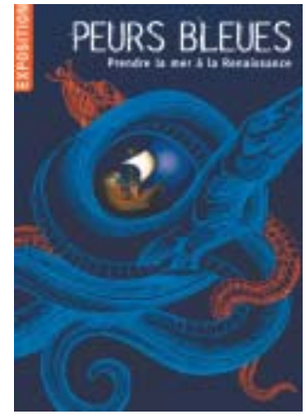
Cosmographie de Münster (1550), coll. Nelson Cazeils.

Homme, toujours tu chériras la mer… et toujours la redouteras. Encore aujourd'hui, même si l'on a progressé considérablement dans la connaissance de l'espace maritime, si l'on dispose de bateaux sûrs, bien équipés, et d'instruments modernes de navigation, le danger subsiste – nul marin n'est à l'abri des colères de la mer – et la crainte demeure. Mais peut-on imaginer comment la mer était perçue par les hommes il y a cinq cents ans, à une époque où les océans étaient encore largement inexplorés, où la navigation représentait une aventure à haut risque, une plongée dans l'inconnu ? Dans quel état d'esprit les marins embarquaient-ils sur les navires, comment supportaient-ils l'éloignement, la promiscuité, les dangers de la traversée ? Cet aspect particulier de l'histoire des mentalités constitue le sujet de l'exposition «Peurs bleues – Prendre la mer à la Renaissance» présentée jusqu'au 2 mai à la Corderie royale de Rochefort.

L'exposition offre une plongée dans l'univers mental des hommes de la Renaissance. Des objets, des documents, des images d'époque, un spectacle audiovisuel évoquent les peurs de l'homme face au voyage en mer : peurs imaginaires peuplées de mythes, de monstres menaçants et d'ennemis redoutables ; peurs réelles vécues en mer – l'isolement, la soif, la faim, la maladie, le danger – ; rites de conjuration, de remerciement, de souvenir.

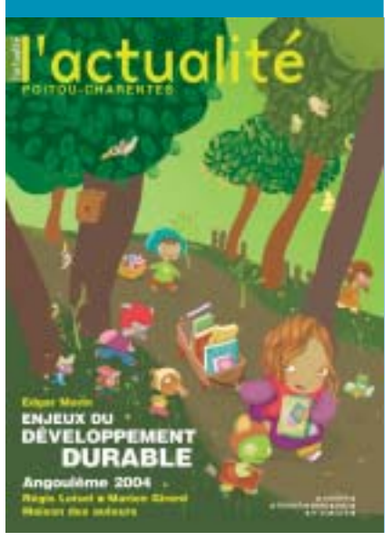
«C'est la première fois que nous traitons d'un sujet se rapportant à l'histoire des mentalités, explique Michaël Liborio du Centre international de la mer, commissaire de l'exposition. Pour cela, nous avons fait appel aux conseils et à la collaboration de deux chercheurs en histoire de l'Université de La Rochelle, Mathias Tranchant, spécialiste du haut Moyen-Age, et Michaël Augeron, de la Renaissance – et d'une spécialiste de l'Antiquité, Annick Fenet. L'exposition n'est pas, à proprement parler, muséographique. Dans le choix des objets et des images, emblématiques des représentations de l'époque, comme dans la scénographie, aux ambiances très contrastées, nous avons opté pour une évocation sensible et large du paysage mental de l'homme du XVIe siècle, centrée sur sa vision, en teintes sombres, du monde mystérieux de la mer.»

Mireille Tabare



Exposition jusqu'au 2 mai, au Centre international de la mer, Rochefort. Tél. 05 46 87 01 90

bulletin d'abonnement



Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

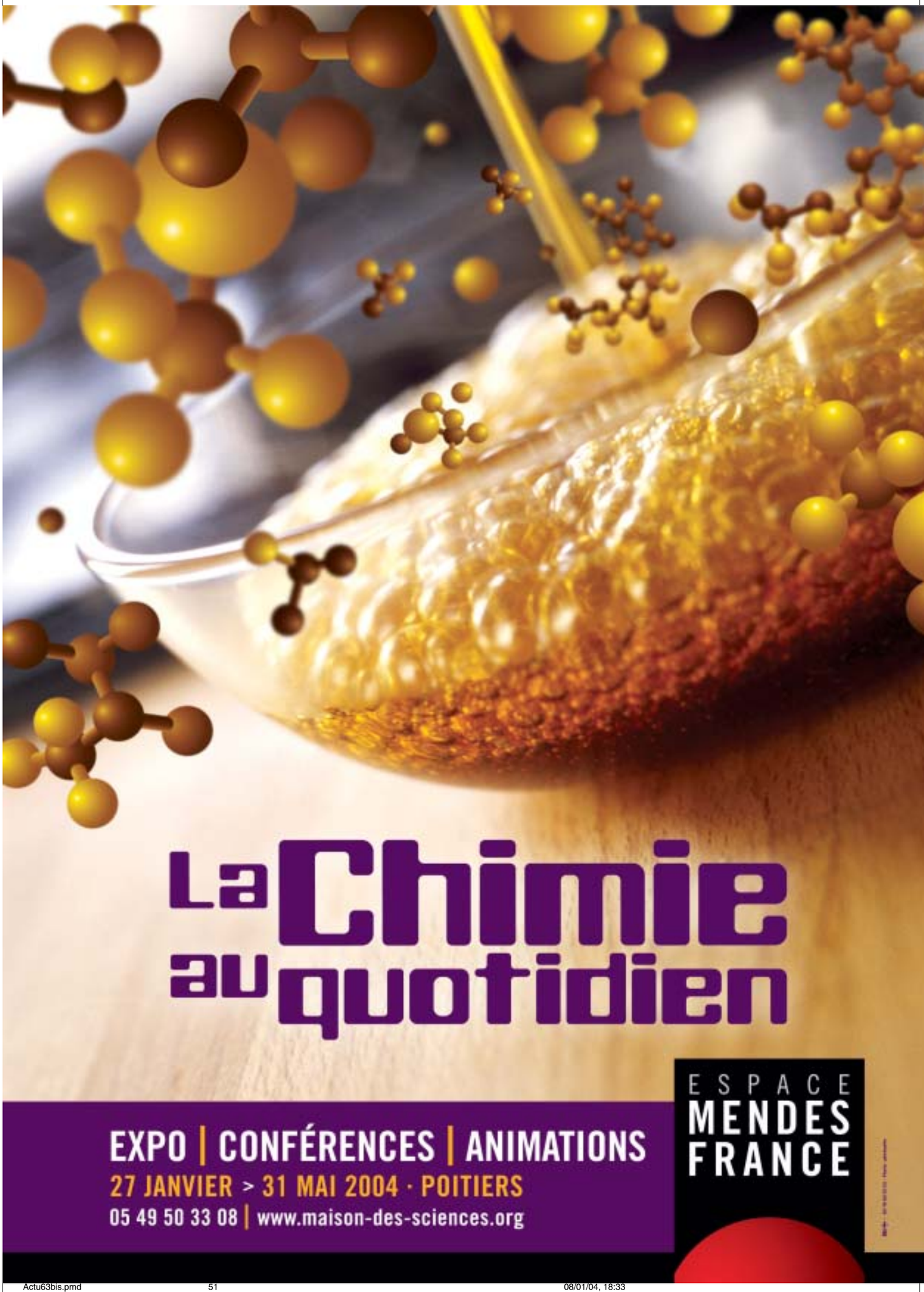
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

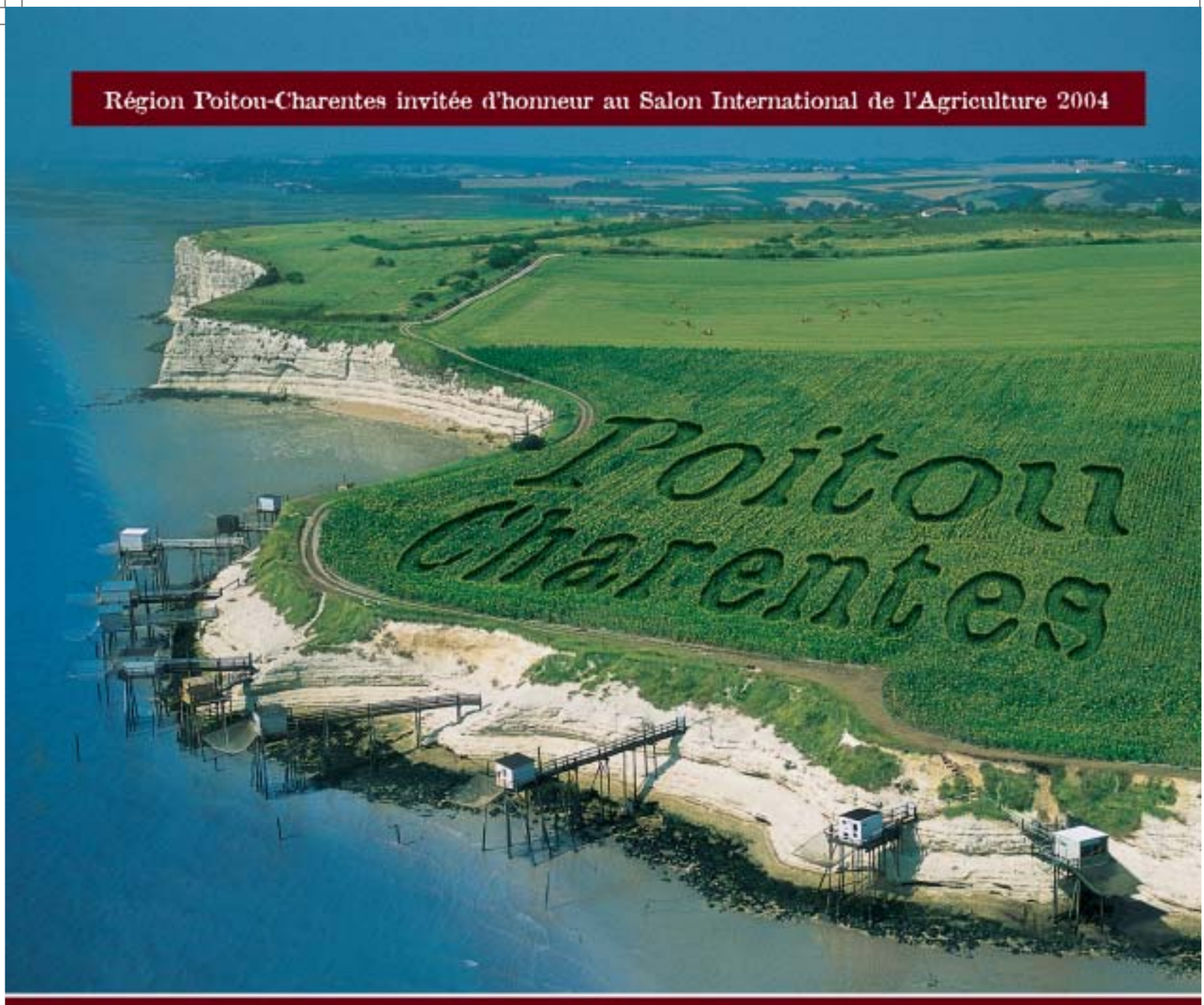
M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____


La Chimie au quotidien
EXPO | CONFÉRENCES | ANIMATIONS
27 JANVIER > 31 MAI 2004 · POITIERS
05 49 50 33 08 | www.maison-des-sciences.org
ESPACE
MENDES
FRANCE

Région Poitou-Charentes invitée d'honneur au Salon International de l'Agriculture 2004



Quand on est passionné par sa région, forcément elle vous le rend bien.

Esprit de Poitou Charentes

Invitée d'honneur du Salon International de l'Agriculture, la Région Poitou-Charentes célèbre les talents de ses producteurs en vous faisant découvrir de multiples produits régionaux de qualité. Des côtes atlantiques aux vallées de l'arrière pays, les terroirs picto-charentais vous dévoilent l'étendue de leurs richesses. La marque "Esprit de Poitou-Charentes" en est la garantie.

RÉGION Poitou Charentes
Dynamiques et Solidaires